

PUBLICITE

OUI

le changement sans risque, c'est possible.

Les Français ont changé de Président.
Ils n'ont pas, pour autant, changé de société.
Pour le moment.

Et maintenant ? Et demain ?

Devons-nous envoyer à l'Assemblée
Nationale une majorité socialo-communiste,
donner tout le pouvoir, tout de suite, aux
partisans d'un bouleversement de notre société ?

Non, bien sûr. Mais nous voulons changer
de politique.

Nous voulons regarder les problèmes en
face, et les résoudre. En tout premier lieu, le
chômage et l'inflation. C'est possible.

Une nouvelle politique, mais dans la

liberté, c'est possible. Avec Jacques Chirac
et une nouvelle majorité, nous aurons une
politique de redressement économique, de
création d'emplois, d'allègement de l'emprise
de l'État sur l'économie, de réduction du poids
de l'impôt. Une société de responsabilité,
d'initiative, de justice. La société de liberté à
laquelle nous tenons.

Cette majorité nouvelle, nous allons la
former ensemble, pour empêcher notre pays
de basculer vers ce dont nous ne voulons à
aucun prix.

Faisons entendre notre voix et donnons
à la France la nouvelle majorité qu'il lui faut.

AVEC JACQUES CHIRAC

Pour une nouvelle majorité.

Les travaux du gouvernement

Le financement des mesures sociales

عجیذا من راصل

SPORTS

TENNIS

LES INTERNATIONAUX DE ROLAND-GARROS

Jeunes loups

[illegible]

LES RÉSULTATS

ÉPREUVES D'ÉLIMINATION DES FINALES

SIMPLES MESSEURS

Moore (États-Unis) (Group. 1)	6-4	7-5	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 2)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 3)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 4)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 5)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 6)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 7)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 8)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 9)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)
Moore (États-Unis) (Group. 10)	6-4	6-3	6-3	Moore (Bosnie) (net)

LES RÉSULTATS

[illegible][illegible]

par 6-3 et 6-4. A la deuxième de service, le joueur de l'équipe adverse qui se penche le plus vers le service, machine à faire pousser le ballon.
 L'autre pénalité prévue est un incident de jeu-tout au moins, en l'absence de la règle de la main. Patrick Kuchna, Polonais d'origine tchèque, a été condamné à deux balles de match dans sa requête d'admission à l'entraînement de l'équipe nationale de République tchèque. Carpathe.
 Le joueur tchèque de bon matin sur le court n° 5 ou non tchèque (V. 10-10) a été condamné à deux balles de match dans sa requête d'admission à l'entraînement de l'équipe nationale de République tchèque. Carpathe.
 Le joueur tchèque de bon matin sur le court n° 5 ou non tchèque (V. 10-10) a été condamné à deux balles de match dans sa requête d'admission à l'entraînement de l'équipe nationale de République tchèque. Carpathe.

[illegible][illegible]

24. ~~REDACTED~~ PERSONS, YOUR CHARGE 26 : 28, Division, 26 : 28, Arizona, 25.

Le Monde

D I M A N C H E

Les Français vus d'ITALIE

Quel regard les grands peuples étrangers portent-ils sur la France et les Français ? Nous avons demandé la parole aux Allemands (le Monde Dimanche du 7 décembre 1980) et aux Britanniques (le Monde Dimanche du 29 mars 1981). Elle est, aujourd'hui, aux Italiens.



BUZELLI

Entre cousins...

L'Italien sait très bien imiter un Allemand, un Américain, un Espagnol ou un Chinois. Un Français, non. C'est que ses rapports avec les Français sont mal définis. Ni des frères ni des adversaires : il les perçoit plutôt comme des cousins. « Des cousins bâtards », disait méchamment — mais non sans lucidité — Mussofina...

UMBERTO ECO (*)

EN train, entre Bologne et Milan : dans un compartiment, deux Français. Le hasard les a réunis, ils parlent entre eux, lui a une conversation N.R.F. années 30 ; elle est plus genre Presses de la Cité, mais fort jolie.

Première chose inhabituelle : il ne m'arrive pas souvent de rencontrer des Français dans des trains italiens ; pourtant je voyage beaucoup. Des Allemands en grand nombre, pas mal d'Américains, guère de Français. Même chose sur l'autoroute en été : proportionnellement, les voitures françaises sont moins nombreuses que les allemandes et, souvent, elles tirent une roulotte. Voilà pourquoi, sur l'Adriatique, vous trouverez partout fort Zim-mer et non pas *Chambre à louer*. Le tourisme français n'est pas, chez nous, un tourisme de masse.

Les deux Français causent : lui (il a l'air de vivre en Italie ou d'y venir souvent), dit qu'il a du mal à comprendre les films comiques italiens et il reconnaît que les Italiens ont du mal à comprendre les films comiques français. C'est tout à fait vrai. Évidemment, je ne parle pas des Italiens qui lisent la *Quinzaine littéraire* ou

Métal hurlant : je vis un comportement général, le sentiment de l'homme moyen.

On dit que la compréhension du comique est un excellent indice de proximité entre cultures et qu'un Européen ne saurait jamais ni pourquoi ni à quel moment les Japonais se mettent à rire. Les Italiens, qui parlent bien sûr du principe que le comique allemand ça n'existe pas, s'amusent énormément aux films comiques anglais ou américains. Mais disent les choses comme elles sont : en Italie, Bourvil n'a jamais fait rire personne.

Même remarque au sujet de musique légère : l'Italien le plus inculte a aimé, sans comprendre un traître mot des paroles, les chansons de Frank Sinatra et de Perry Como (pour ne rien dire des jeunes de la génération après-Beatles), mais Braxator et même Edith Piaf, c'était des châtiments pour élite intellectuelle.

Qu'est-ce qui fait donc que l'Italien moyen et le Français moyen sont infiniment loin l'un de l'autre ?

Suivons toujours la piste du comique. Tout Italien sait raconter des blagues avec parole d'Allemand, d'Anglais ou d'Américains. Les mêmes types

nationaux apparaissent aussi, à côté des Noirs, des Chinois, des Sud-Américains, des Espagnols, dans les spectacles de variété. Ils figurent, on figurait, dans les numéros de music-hall présentés dans certaines salles avant la projection du film, dans les *Revue*, plus sophistiquées et plus coûteuses (des années 20 aux années 60, un véritable genre théâtral s'est incarné dans ces deux formats), dans la *Comédie Italienne*. Évidemment, ces Anglais, ces Noirs... sont des stéréotypes ; la question n'est pas de savoir s'ils sont plus ou moins fidèles à la réalité, ce qui importe, c'est que la société italienne ait donné un visage aux représentants de ces cultures et de ces pays. Or, à ma connaissance, il n'y a pas de stéréotype du Français.

Deux exceptions. L'un est très ancien et vient en droite ligne de la pochade et de la comédie de Boulevard : c'est le bourgeois bien pompadour et évidemment cocu. Mais ce stéréotype est tout à fait démodé, né en France, et donc importé. L'autre, guère relevé, appartient au music-hall des salles de cinéma ou aux films comiques des années 50 : il s'agit du couturier bonhomme, chemise ouverte sur la poitrine, chaîne en ce et bagues. Mais personne ne pensait que c'était « le Français ». Il s'agissait tout au plus d'un « Français ».

Il me semble qu'on peut dire la même chose des femmes : le stéréotype de la Parisienne a toujours eu un caractère essentiellement verbal et abstrait. Il ne s'est jamais concrétisé en une image susceptible d'être imitée à travers la caricature. En revanche, il est possible de représenter et d'imiter la vamps à la Marylin Monroe, ou l'Espagnole au tempérament de feu qui dit «olé», une rose à la bouche.

Proche et lointain

Pourquoi l'Italien ne parvient-il pas à concevoir le Français sous des traits comiques ?

On ne saurait répondre que c'est parce qu'il lui ressemble trop, puisqu'il est possible de se représenter soi-même sous des dehors comiques et de rire de ses

propres travers nationaux. De grands comiques italiens l'ont fait, comme Totò, Sordi ou Tognazzi. La *Comédie Italienne* est une continuelle satire de soi-même, un *stade du miroir* indéfiniment prolongé et indéfiniment franchi dans la course d'obstacles de l'imaginaire au symbolique.

L'Italien sait imiter ce qu'il connaît très bien (lui-même), ce qu'il ne connaît qu'à travers des modèles et des stéréotypes diffusés par les médias (les Américains), enfin, ce que lui ont fait connaître l'ambivalence — amour/haine — d'une passion intense, violente (l'Allemand, cet étranger étranger, éprouvé de la civilisation méditerranéenne toujours comique, qu'il s'agisse de Hitler ou de Goethe). Mais le Français, lui, est suffisamment proche pour qu'on ne le caricature pas et assez éloigné pour n'être pas analysable. L'avarice est-elle un travers français ? On peut en discuter. L'Italien moyen ne se le demande pas, il ignore jusqu'aux termes du problème.

À la veille de la guerre, Mussofina avait appelé les Français des « cousins bâtards ». Insulte imbécile, comme le sont toutes les insultes récurrentes. Mais dans sa stupidité opaque, elle contenait une lueur de vérité : pas des frères (les frères parlent tous la même langue), pas des étrangers (comme les Allemands et les Anglais qui parlent une langue trop différente), les Français ne sont pas pareils à nous, mais ce ne sont pas non plus des barbares. Ce sont justement des cousins, et les cousins, dans l'imagerie quel système de parenté, sont une entité ambiguë et mal définie : fils du frère de la mère ou de la sœur du père, mais aussi cousins du père et de la mère ou cousins de cousins. Ce ne sont pas des ennemis à abattre, mais pas non plus des frères pour lesquels mourir. Ce sont des bâtards parce qu'ils nous semblent presque comme des frères et qu'ils ne le sont pas. Au reste, j'ai l'impression que le même phénomène se produit chez le Français dans son rapport avec l'Italien.

Naturellement, beaucoup de choses françaises (je parle toujours de l'Italien moyen) sont assimilées, non pas parce que

françaises, mais simplement européennes. A tous les niveaux culturels, vous pourrez trouver en Italie des personnes qui déclarent : « J'ai une passion pour les romans russes », mais vous ne trouverez jamais quelqu'un qui vous dise : « J'ai une passion pour les romans français ». Julien Sorel ou Emma Bovary ce ne sont pas des Français, ce sont des héros de roman, tout simplement, et c'est en tant que tels que le lecteur les aime. En revanche, les Karamazov, les Buddenbrooks, ce sont — des types étranges — nettement différents de nous.

Cosmopolite

Si nous passons de l'Italien moyen à l'Italien cultivé ou moyennement cultivé, le tableau change.

Courons le risque des généralisations hasardeuses : littérairement (et artistiquement), durant la première moitié du siècle, la culture française domine ; en philosophie, c'est l'Allemagne à laquelle se sent lié le néo-idéalisme de Croce et de Gentile. Le modèle anglo-saxon n'a guère d'influence. Évidemment, la géographie régionale exerce son conditionnement : le Piémont est davantage tourné vers la France, alors que l'Italie du Nord-Est regarde vers la culture austro-hongroise. Mais dans tous les cas, le livre de culture produit en Italie, dans la première moitié du siècle, reporte les citations d'auteurs français dans la langue originale et les citations tirées d'autres langues en italien. Ce qui implique que les personnes cultivées doivent comprendre le français. Des mouvements culturels qui ont exercé une grande influence, comme le positivisme ou, plus tard, l'existentialisme, arrivent en français.

Avec le début de la seconde moitié du siècle, la génération anti-fasciste, anti-Croce, entre en scène : elle refuse les modèles philologistes allemands et approfondit ses rapports avec la pensée française et la pensée anglo-saxonne. Même les jeunes théoriciens marxistes, qui conservent pourtant un rapport philo-

gic avec la culture allemande, s'enrichissent d'influences françaises. Après quoi, le modèle anglo-saxon gagne du terrain : aujourd'hui arrive une génération d'étudiants qui apprennent d'abord l'anglais et, ensuite, si besoin est, le français.

Depuis des siècles, la culture italienne est une culture cosmopolite, portée naturellement à la combinaison de plusieurs modèles. Cela présente des avantages : certains courants de recherche et certaines expériences littéraires en provenance de divers pays arrivent en Italie plus tôt qu'en France : la philosophie analytique anglaise ou l'écologie allemande étaient connues en Italie, grâce à des traductions, au moins vingt ans avant la France. Il y a un inconvénient à cette boulimie de produits étrangers qui dure depuis que Rome a envahi la Grèce : n'est bon que ce qui vient d'ailleurs des frontières. Défaut inverse de celui des Français, si l'on veut. L'intellectuel italien considère que le discours qui lui arrive sous forme de traduction ou en langue étrangère, c'est du sérieux, quand bien même il ne s'agit que de la reprise d'une thématique ou de thèses déjà débattues, plusieurs années auparavant, au sein même de son propre univers culturel. Cette proposition manique pour la chose étrangère montre qu'un certain cosmopolitisme peut devenir bien provincial.

Au sein de ce jeu d'influences, la France continue à jouer un rôle curieux pour la culture italienne. Elle agit à la manière d'un *détourneur*, même en ce qui concerne des courants d'origine anglo-saxonne ou germanique.

(Lire la suite page XIV.)

Voir pages XII et XIII les articles de Furio Diaz, « Les deux langues », Ferdinando Schiano, « La culture déformée », Cesare Segre, « Deux voix, un combat », et Nuto Revelli, « La seconde patrie des Piémontais ».

DOSSIER ÉTABLI PAR CLAUDE AMBROISE

(*) Extrait et réimpression.

Parti pris

Apartheid

L'article de Patrice Claude. « Partisanisme et apartheid en Afrique du Sud », dont le « chapeau » n'aurait pas d'indiquer les progrès modestes, mais indéniables, sur la voie d'une libération, a fait bondir une de nos lectrices, Mme Martine Wacques (Paris). Elle demande qu'il soit fait état de son opinion.

« La nudité sur les plages » dans Patrice Claude notait l'interdiction, serait-elle, à nos yeux « un critère absolu de liberté », alors qu'il n'est pas question de retirer son soutien-gorge dans une piscine de la démocratie islandaise et que des plages pour nudistes existent en Yougoslavie ? Mme Wacques a raison : le critère n'est pas absolu, et Patrice Claude ne citait le cas du Cap que comme un signe du partisanisme local. Le Monde Dimanche n'a nullement l'intention de mener campagne pour la généralisation du nudisme, au nom du libéralisme avancé ou du socialisme mitterrandien.

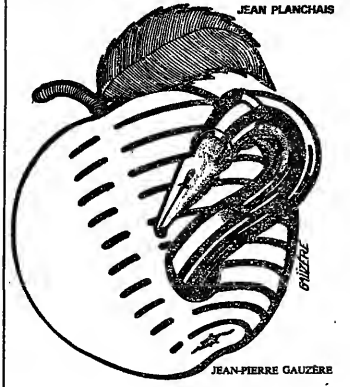
« C'est, poursuit Mme Wacques, un des rares pays où il ne me déplairait pas de finir mes jours, tant j'y suis toujours bico accueilli. On m'hébergerait sans doute. » Parec que vous êtes blanche. C'est possible, mais je connais d'autres contrées, pas très lointaines, où le seul moyen pour un étranger de se faire accepter est l'argent. Au risque de vous choquer, je trouve le premier critère moins immoral. Après tout, la couleur de la peau est naturelle, tandis que la fortune n'a pu être acquise par le vol ou par le crime.

Sur ce point, le raisonnement souffre à nos yeux de graves défauts : les Noirs d'Afrique du Sud, à notre connaissance, ne sont pas des étrangers qu'il s'agit d'accueillir, mais des autochtones. Ils sont chez eux. En second lieu, le fait que la couleur de leur peau soit naturelle est-elle un critère « moins immoral » que l'argent ?

Notre correspondante rappelle qu'Arno Breker, sculpteur préféré de Hitler, a été boycotté à Paris pour des raisons politiques et « trouve plaisant que ce pays d'origine des légendes de libéralisme ait un autre ».

Le Monde Dimanche n'a jamais prétendu juger quelque pays que ce soit en prenant le nôtre pour critère de la vérité ou de la liberté absolue. Nous balayons trop souvent devant notre porte le bolognaise excessif, nous en sommes certains, pour ne pas nous sentir le droit de trouver mal tenu le trottoir des autres.

JEAN PLANCHAIS



JEAN-PIERRE GAUZE

VOUS
et MOI

UNE SI GRANDE PATIENCE

La verte pelouse, avec ses bosquets de jeunes arbres qui promettent de prendre un jour des silures de sous-bois, a été transformée en parking. A regarder la messe des immeubles qui l'entourent, on se demande comment il aurait pu en être autrement : le métro est très loin, la campagne aussi ; les bus insuffisants et le vélo impraticable. Reste l'automobile pour échapper de temps en temps à ces murs trop plats et au bruit de la ville.

On a donc cédé, à la place de l'herbe et des bosquets, une dalle d'asphalte, et tracé à la peinture blanche cent espaces de stationnement. Mais c'est peu, bien trop peu, et vers 7 heures, chaque soir, toutes les places sont prises. Alors, les rentre-tard s'entassent dans les allées d'accès. Une bonne quinzaine chaque nuit.

Mais, direz-vous, ils empêchent les autres de sortir du parking ? Effectivement, ils leur bouchent la route ; et pendant quelques semaines, quelques mois peut-être, les sorties ont été réduites de moitié. Mais les cinq cents familles qui habitent là s'en sont vite rendus compte. Mais c'est comme ça, à

titons. Ceux qui mettent leurs véhicules au travers du chemin des autres ont pris l'habitude de ne plus serrer leur frein à main ; les autres se sont résignés, pour se frayer un passage, à pousser les voitures qui les gênent, même si, quelquefois, il leur faut en déplacer deux ou trois pour rejoindre la rue. Il n'y a pas de bégaine. On se pèle à la règle qu'a édictée la nécessité. Et, quand un klaxon vient à nouveau vriller les oreilles, c'est qu'un « étranger », nouveau locataire ou visiteur, s'entretient sans le savoir le feu rouge, en bloquant ses freins et du même coup tout le complexe mécanisme.

Une fois, dans un cas de ce genre, une automobiliste a essayé de finir par briser, à grands coups de manivelle, la vitre de la voiture qui la gênait, pour pouvoir en desserrer le frein. Il était 1 heure du matin, la nuit était noire, et elle se trouvait seule. Deux cents personnes, au moins, se tenaient aux fenêtres. Le propriétaire de la vitre brisée est arrivé. On a cru la pire des choses : qu'il se produise. Il y a eu effectivement beaucoup de gestes inquiétants, un déluge de paroles agressives... Mais il ne se sont pas battus ; finalement, la gêne a disparu. Les cinq cents familles

sont retournées à leur sommeil, et la cité au silence de la nuit.

Cela se passait, cela se passe dans un de ces grands ensembles où quelquefois parlent les fusils ; où, parce que les petites filles, parfois, aiment cueillir quelques feuilles pour jouer à la dinette, parce que les garçons, de loin en loin, ont envie de se faire arcs et flèches pour revivre Robin des Bois, et parce qu'ils sont cent pour un arbre, il ne peut exister d'espace vert que paillé ; où, quand une femme fait cuire des sardines, vingt familles en respirent obligatoirement l'odeur mêlée à celle de leur propre repas ; où, quand un locataire sans gêne dépose ses ordures dans le hall par paresse d'aller jusqu'au vide-ordures ou à la poubelle, et entraîne une foule de voisins, la boum d'un groupe d'adolescents, les pétarades du petit matelot, maraîtier des nuits sans sommeil pour mille personnes raccoquifiées sous le fardeau de ces mille contraintes.

C'est se passer dans une de ces cités de grande banlieue, où des cités se passent les fusils. Marie-Claude Betseder.

ans, ils le quittent pour un « chatel tapissier préfabriqué » à la campagne, où ils ont si peur qu'ils se font garder par des loups (tatoués à la patte droite !). Et d'abord, pourraient pas avoir un système d'alarme perfectionné (à la portée, on le sait, de toutes les bourses) ?

Et les vagabonds randonneurs ? Pourraient pas randonner sous les trottoirs et passages étroits de leur bonne ville de Marilly-sur-Tilo ?

Je plaisantais, bien sûr, cher docteur Lalo ! Vagabonds, vagabondage dans nos belles campagnes françaises ! Mais avant, suivez-moi conseil : lisez, ou relisez la comédie de Ségur. Vous y apprendrez que Mme de Vieuxville ainsi que le bon Paul ou le débauché Sophie traversaient les bois (où il y avait alors de vrais loups) accompagnés de chiens : de chiens capotés de nos mesures aux loups et de sauver la vie de la petite Sophie. Et cela ne m'étonnerait pas que ces chiens aient été assez proches de vos « loups tatoués » : de vrais molosses, sûrement, et pas de gentils bassets.

Alors, oubliez pas ! vite ! achetez-vous deux molosses. Et d'oubliez pas le tatouage : il est obligatoire pour tous les chiens (à pas pour les loups).

Mme P. NICOLAS
(Saint-Romain-de-Colbosc)

Le docteur Lalo aborde la question du danger des chiens pour les promeneurs.

« Vous signalez que la revue Random-GR a aussi publié un éditorial courtois des lecteurs sur le même sujet.

Je suis passé par les mêmes expériences.

Mais faut-il renoncer à se promener ?

Je préfère chercher un moyen de défense. La lecture des textes sur la police des armes révèle que si aller avec une arme à feu ou un simple bâton ferré aux deux bouts encourt les foudres de la loi, le port d'une arme de chasse est licite.

La panoplie du randonneur doit donc comporter une telle arme ? Avis aux armuriers, voilà un filon à exploiter : modèles « spécial-randonnée », cannes-fusils, etc.

Reste à savoir si les pouvoirs publics vont-ils alors s'émouvoir à la vue de tous ces Tartarins dans la campagne ? S'environneront-ils que ces chiens à la mode : bergers allemands, dobermanns, dachshunds, sont au moins aussi dangereux qu'une canne ferrée aux deux bouts ?

Quelques suggestions, donc, à nos gouvernants : s'il est interdit un permis de « détention de gros chien », du moins rétablir un impôt sur ces animaux, pénalisant les races dangereuses et limitant la procréation accrue ; réductions sensibles pour les bêtes stérilisées, tatouées, vaccinées, surtaxation des chenils et des marchands de chiens (taxe sur les chiens « T.V.A. majoree »).

Autre avantage : en ville, la propreté de nos trottoirs y gagnerait sans doute, surtout si, grâce aux produits de la taxe, les communes pouvaient faire un effort de nettoyage.

PAUL SAGE
(Châlons-sur-Marne)

Syndrome

Je me réfère à l'extrait de presse du Spiegel, paru dans le Monde Dimanche du 17 mai 1981, sous le titre « Reflets du monde » et concernant « le syndrome de la blonde idiote » qui « grâce à son apparence a pénétré dans un monde tortueux et se sent dépassée sur le plan intellectuel ».

Je n'ai pas été étonnée personnellement dans cet article, mais j'ai lu à la fois « la blonde » du Monde, et ça depuis quinze ans. Je sollicite le droit de répondre.

Voire journal se veut sérieux, vous avez donc jugé amusant de distraire vos lecteurs du week-end par un extrait aussi drôle sur les femmes. Mais vous oubliez que, selon vos propres statistiques, de plus en plus de femmes

lient le Monde et donc vous font vivre ! Se moquer des blondes, c'est attaquer les femmes, toutes les femmes, soit 52 % de la population.

Cartes, la méthode est subtile. Vous n'y êtes pas riez : les Australiens ont fait des expériences, les Allemands les signaient et nous ne faites que recopier, entre guillemets bien entendu. Pourtant le fait de reprendre cet article signifie que vous le trouvez intéressant et — en quelque sorte — que vous l'approuvez.

En outre, je voudrais faire les remarques suivantes :

1) Ce texte a été traduit deux fois, d'abord de l'anglais vers l'allemand, puis vers le français ; il est également résumé.

2) J'ai du mal à croire que vous m'épousiez si je vous le proposais. Il ne faut donc pas dire que ces filles se sont introduites dans un milieu brillant, mais plutôt qu'elles y ont été invitées, les hommes cherchant à exhiber de belles femmes.

3) Vous admettez aussi que les complots où la femme est plus intelligente que son mari sont extrêmement rares. La plupart des hommes recherchent des femmes au moins un peu « inférieures » et/ou plus jeunes, pour se faire admirer. Pour se convaincre, il suffit d'aller à une quelconque exposition d'œuvres d'art pour entendre le mari faire de longues commentaires, alors qu'il n'y comprend pas plus (et je suis gentille). D'ailleurs, bien souvent, quand la femme réussit personnellement le mari prend la fuite.

4) Enfin, on sait ce que valent les tests. J'en prends pour preuve le récent procès de « l'événement » du Yorkshire. Après des semaines d'auditions, une équipe de psychologues l'a déclaré malade, alors que, dès le début, il a dit à sa femme qu'il se ferait passer comme fou pour éviter la prison.

Alice Lambour
(Paris)

Bonjour qui ?

Lorsque j'étais petite fille, nos parents nous disaient « dis bonjour à la dame » et le bonjour seul, gai, « direct et joyeux », était réservé à ceux qui avaient notre âge.

C'est une habitude de dire simplement « bonjour » (Parti pris, le Monde Dimanche, 22 mars 1981), venu pour une part de la télévision, est entrée dans nos mœurs avec un précurseur de l'IFI à la vulgarité satisfaisante beaucoup trouvent vivant, drôle et dont l'accent gaulois leur enchanterait.

Pour ma part je préfère de beaucoup celui qui vous aborde à travers l'écran par un « Monsieur, madame, bonjour », ou comme tel, sans plus familier peut-être mais cependant bonnet homme, qui chaque vendredi commence son émission par un « bonjour à tous » plein d'entrain et sans laisser-aller, car il sait qu'il est invité chaque semaine à pénétrer chez vous. Verra-t-on le moment où l'on aura bonte de se servir des mots Monsieur et Madame ?

Dans ma campagne, lorsque les hêtres se levaient pour vous accueillir et vous raccompagner. On nous apprendit à ne pas

se ruier sur la porte mais à « s'effacer » et dans un train on ne recevait pas les pieds de la personne assise en face de vous sous prétexte de se mettre à l'aise. Nous nous étions entendu dire que pour vivre agréablement en société il ne fallait pas gêner autrui. Cela me gêne qu'un jeune fleuretté s'adresse à moi d'un « bonjour » si avenant-voilà puisqu'il ne fait pas partie de mes familiers. Pourquoi pas « salut » qui serait un retour à l'époque romaine que d'aucuns ne trouvent pas si civile ?

Ve-t-on remplacer l'apostrophe « Citoyen, je te salue ! » par « Salut les potes » et lorsque mes petits-enfants sonnent à ma porte je préfère de beaucoup leur « bonjour grand-mère » à un « bonjour » tout sec ou « ça va » qui ne me dit rien de leur état de leur âge.

Dans le petit village que nous décrit si agréablement votre correspondant s'agissait John Harris, les habitants semblent pleins d'urbanité et, s'ils venaient à Paris, seraient borbés par les voyageurs qui vous bousculent dans le métro sans s'excuser et qui, ceux-là, ont dû, je pense, définitivement rayer de leur vocabulaire les mots de Monsieur et Madame.

Une grand-mère qui ne se trouve pas particulièrement rétro.

Mme A. T.
(Paris)

575 francs

Voilà nos catalogues à gros tirage de cette année 1981 l'offre d'une « petite prestigieuse entièrement écoulée à la main ».

« Comme les merveilleuses réalisations de nos grands-mères (nous citons le catalogue), cet ensemble est le fruit d'un travail de longue haleine : deux mois et demi de travail environ pour le seul couvre-lit de 220 x 250 cm. Un effet de patchwork très décoratif avec alternance de petits carreaux de fines dentelle exécutée au fuseau, et de cotons pleins. Artisanat indien. Le couvre-lit : 575 francs.

Deux mois de travail pour un produit vendu 575 francs ! Avec les transports et les bénéfices intermédiaires, cela ne doit pas donner cher de l'heure de travail !

Merci aux artisans indiens ! Espérons que le riz, le pain (ne parlons pas de viande ou de poisson...) ne sont pas trop chers là-bas !

Collectif Béarn - Tiers-Monde
(Paris)

REAGAN. — Une erreur de transmission pour le moins paradoxale, dans l'article sur Reagan ou le retour des puritains (le Monde Dimanche du 17 mai 1981), remplacé « réaganisme » par « paganisme ». Il faut donc lire : « le réaganisme, c'est aussi une interprétation déjà multisculaire... »

L'ARGENT DE L'EGLISE. — L'Association pour une retraite convenable (A.P.R.C.), citée dans notre enquête « L'argent de l'Eglise » (le Monde Dimanche, 17 mai 1981), vient de changer d'adresse. Elle a désormais son siège 60, galerie de l'Arlequin, 38100 Grenoble.

Actuelles

Boule, balle, bruit

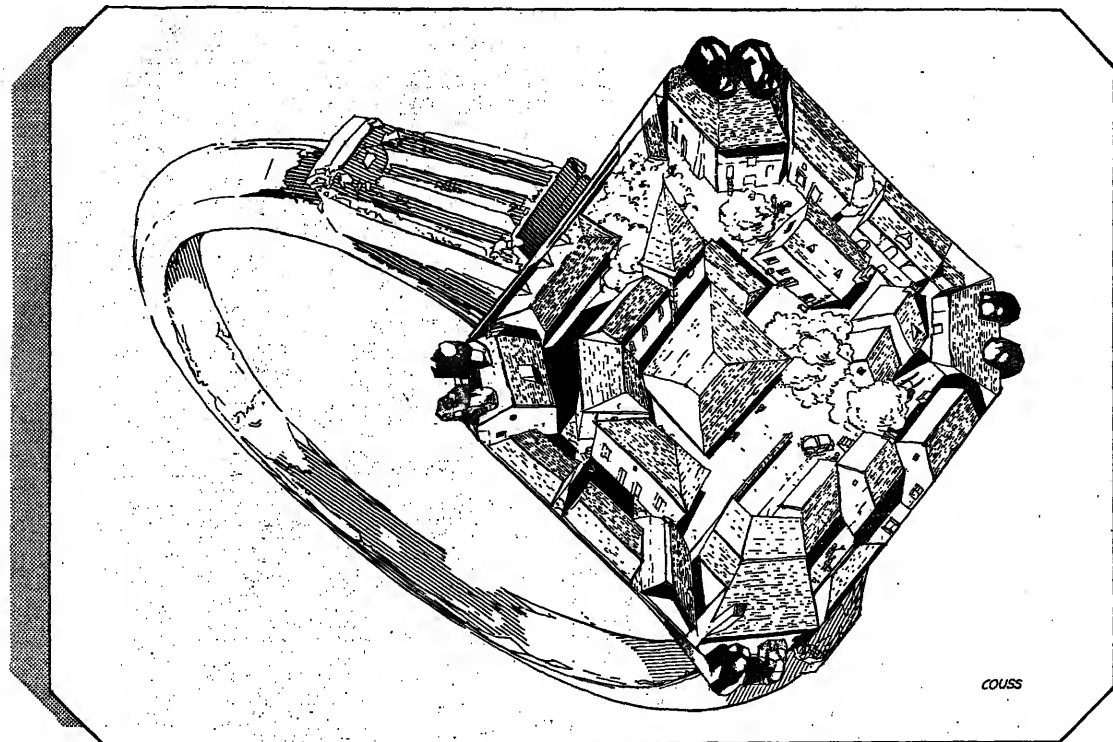
« L'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même sans cause d'ennui, par l'absence propre de sa complexité ; et il se voit, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir.

Aussi qui ne le voit, excepté de jeunes gens qui sont tous du bruit, dans leur divertissement, et dans la pensée de l'avenir ? Mais diez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui ; mais diez leur repos même se le connaître : car c'est bien dire qu'il n'est dans une tristesse insupportable, qu'est-ce qu'un homme qui se considère, et à n'en être point divertit.

Des « papiers sans suite » trouvés dans la chambre d'un mort illustre, en 1662. Dans l'insupportable édit de Brunschwig, c'est à l'exception X que figurent ces deux pensées de Blaise Pascal.

JEAN GUICHARD-MEILL

مركز من راحيل



COUSS

PHILIPPE COUSSONNEAU

VIS

Rubis dans la cuisine

Dans le haut Jura, on taille toujours des pierres précieuses. Plus souvent dans des ateliers qu'au fond des fermes. Mais il reste des artisans à domicile. Comme Armand Blanc...

CLAUDINE SÉGUR

L'ARMAND taille, moi le polsi... Aux Mousnières, dans le haut Jura, Clémence Blanc, « la Clémence » comme on dit ici, désigne de la main l'établi de lapidaire placé devant la fenêtre de la cuisine.

Deux papiers qui se font face, un meuble comme on en voit dans les musées d'art populaire, taillé il y a près de cent ans par Ferdinand, le grand-père d'Armand. Une pièce née d'un morceau d'épave dont on faisait aussi les « tavallous », ces tables de bois qui protègent encore parfois des vents et de l'humidité les façades des austères maisons jurassiennes.

En ce temps-là, lorsque Ferdinand a mané sa gouge pour fabriquer l'établi, chaque ferme de la région en possédait un sur lequel, pendant l'hiver, on taillait des pierres semi-précieuses, mais aussi le saphir, l'émeraude et le rubis. Les meules - de cuivre pour tailler, d'étain pour polir - tournaient tout le long de la vallée de la Valserine, côté Ain et côté Jura. Une tradition ne peut-être au septième siècle de l'arrière dans la région de négociants en pierres précieuses et catholiques. Fuyant le calvinisme, ils s'établirent dans le haut Jura et finirent à leur métier la population locale.

Jacques chez Marie-Antoinette... Des paysans, joyeux en main, rassemblés sur un petit territoire qui allait, à l'est, jusqu'à la Pesse et les Bouchoux, atteignait Chézery-Forens, au sud, Lelux et Mijoux, en pays de Gex. Enclave dotée d'une capitale - Septmoncel, qui, au milieu du dix-neuvième siècle, comptait neuf cent cinquante habitants, sur ses mille quatre cent seize habitants.

Jusqu'en 1914, il y a eu cinq patrons aux Mousnières, des

négociants qui recevaient le dimanche. On y venait de toutes les fermes voisines pour prendre du brut et apporter les pierres taillées, qui étaient pees au un coustume de court. Chez l'Ulysse Gros, on recevait même trois jours : le samedi, le dimanche et le lundi.

Et l'Armand parle... de ceux de Bellecombe et de ceux des Mollins, des Gropellier et des Durafour... Des Gropellier « les Pattes » et pas des Gropellier « les Micholien », des Durafour « les Couss » et pas des Durafour « le Babette » car, dans cette région où une poignée seulement de patronymes s'entendent dans les villages, chacun a son surnom.

Armand Blanc, lui, n'en a pas. Il est bien d'ici pourtant, né il y a soixante-dix ans dans la maison où il vit aujourd'hui, son père mineur comme un jeune homme, le teint rose dans un pull aux couleurs de sapin. Son père était cordonnier. « Petit garçon, j'avais de ces bottines », se souvient-il. Sa mère taillait sur ce même établi où pour la première fois (il avait douze ans) il a fait tourner une meule.

« J'ai taillé de belles pierres », révé-t-il dans son parler lent et chantant. Marquises, briolètes et croix de Malte scintillaient alors dans la cuisine des Blanc, le temps d'un souvenir. « Tailler des dentelles », il faut le faire. « Un cristal de roche, cette Bégon, double plat, double clôture, culasse taillée d'acier, cent seize facettes dessous », ça, c'est une des « pierres du concours », qui s'étaient dans un élan sûr. Le concours du meilleur ouvrier de France. Armand Blanc y a obtenu une médaille d'argent... un souvenir gai aux couleurs de citrine, comme celui du moment, en 1938, où un Anglais est arrivé en Rols, comme ça, sur le plateau,

à 1 100 mètres, pour confier du brut à l'Armand... Même pour un lapidaire jurassien placide, c'est un jour à marquer d'une belle pierre et qui compte dans la vie d'un « finetier ».

« Il veut mourir à l'établi », soupire Clémence.

Armand Blanc, artisan lapidaire depuis 1946, maire des Mousnières durant vingt-huit ans et cinq mois, c'est aussi un miraculé, revenu à la taille après plusieurs années passées comme ouvrier électricien. « J'ai pris du

à compter du 23 Mai 1981

ONLY
Renseignements
voyageurs
Composez directement
884.32.10

(tous jours, de 9h à 19h)

Informations
• horaires avions
départs et arrivées
• accès aéroports
• parcs de stationnement

AÉROPORT DE PARIS
vous renseigner en direct

3 000 volts en réparant les lignes... C'est avec des mains brûlées et atrophiées, couleur de corail, qu'il manipule des topazes et des aiguës-marines moins épaisses que des lentilles et utilise l'« invention » et le bâton mécanique. Ces deux outils sont nés de l'ingéniosité des paysans jurassiens, mystères longtemps préservés, astuces qu'ils perfectionnaient dans le secret des granges, dans la solitude de la nature, comme cette petite chute d'eau que l'Alphonse Grosfilley de Lelux s'était aménagée pour faire tourner ses meules sans discorde. « Il y a seulement quelques années les Allemands ne connaissaient pas encore le « bâton mécanique », affirme Armand Blanc. Le « bâton », porteur de la pierre à tailler et fixé plus ou moins haut dans une rangée d'alvéoles verticales, permet de travailler quatre fois plus vite qu'à main levée.

Saphirs en Australie

Des artisans installés chez eux, près d'une fenêtre, là où le jour fait le mieux miroiter la pierre, combien en reste-t-il dans le haut Jura ? Une poignée... On taille toujours dans la région, mais d'une autre façon. Non plus dans les fermes, mais dans des ateliers, des petites unités de quinze à vingt personnes flanquées parfois de logements collectifs. Un autre

monde, réalisé souvent par des petits-fils des paysans polisseurs de rubis. Ceux-là vivent à Paris. Ils parcourent le monde en avion pour acheter des saphirs en Australie ou des émeraudes en Zambie. Ils discutent d'affaires en anglais avec des joailliers de New-York et exposent dans les vitrines de Manhattan des pierres taillées sur les bords de la Valsérine ! Rien à voir avec l'Armand, tout ça ! Pourtant, c'est grâce à lui, à ses semblables, que le Jura s'est acquis la réputation d'être le meilleur dans le monde pour la taille des pierres petites et de couleur. « On trouve maintenant, dans le haut Jura, une centaine de lapidaires travaillant en atelier et seulement cinq ou six qui travaillent encore à façon », conclut Gérard Grosgron, président de la chambre syndicale nationale du diamant, des pierres précieuses et fines et des perles fines et de culture. Son père, René, avait quitté à vingt-trois ans son village de Lelux pour « monter » à Paris. Gérard Grosgron dirige maintenant en famille et de Paris trois ateliers installés dans le haut Jura : soixante-cinq ouvriers lapidaires en tout. Une tradition y est préservée, celle de la discrétion jurassienne... Ils sont interdits de visite !

Cent contre six... Dans quelques années, les hommes comme Armand Blanc auront à jamais disparu. Ils le savent. Ils en parlent lorsque, chez l'un ou chez l'autre, ils se retrouvent le dimanche, le temps d'un déjeuner et celui de se montrer un beau stock de brut. Lorsque les Blanc visitent les Trabbia, par exemple, dans la vallée, à Mijoux. Jean Trabbia, un artisan lauréat du travail lui aussi, taille dans son grenier. Sa femme, maître du village installé à cheval sur la Valsérine, y possède maintenant une bijouterie-joaillerie. Leur fille a

fait l'école de gemmologie. Pendant que son père taille au grenier, elle monte des bijoux dans l'arrière-boutique. Une famille d'artisans heureux en un mot ! « Mais, avant ça, on s'en est vu des pierres et des pierres ! », raconte Jean Trabbia. Pourtant, dans le temps, on avait même notre syndicat. En 46, à notre banquet annuel, on était plus de trente-cinq à y assister. Médan-cologie, il range le vieux volume qu'il a tenu à montrer : un *Traité des caractéristiques physiques des pierres précieuses*, par M. l'abbé Havy, professeur de minéralogie au Jardin du Roi... Pris de l'établi s'emplissent des boîtes de bois blanc marquées de caboches de cire, Anonymes, semblables à des jouets de pacotille, elles s'entassent, emplies de pierres précieuses, dans les bureaux de poste des petits villages jurassiens.

Dimanche, entre artisans, les Trabbia iront déjeuner aux Mousnières chez les Blanc. On parlera du bon vieux temps ou d'autre chose... Comme dit l'Alphonse : « Il faut bien prendre un peu de repos avant le grand voyage... »

Édité par la S.A.R.L. Le Monde
Général
Jacques Favre, directeur de la publication
Jacques Favre

Imprimerie
du « Monde »
S. r. l. des Indes
PARIS-IX

Reproduction interdite de tous articles,
sauf accord avec l'administration.

Commission paritaire des journaux
et publications : n° 37437

CROQUIS

Triste fin

Il s'appelle Adolfe. C'est un faucheur. Un matheux coup de balai l'empêche à jamais d'un bout de patte, dont il brandit désormais ce qu'il en reste vers le ciel, dans un mouvement tristement figé. Tapi dans un coin du salon, il observe d'un œil soupçonneux le va-et-vient du bipède responsable de son état. La démarche élastique, il patrouille tous les jours, sa tête parfois à descendre sur le buffet, puis regagner l'endroit le plus sombre du plafond où il a établi son quartier général.

La femme de ménage n'est pas dangereuse. C'est une albinette acquiesce, la vue basse et les jambes frêles. Il n'a rien à craindre d'elle. En revanche, l'autre, la maîtresse des lieux, la maniaque du moindre grain de poussière, lui pose des problèmes. Il faut ruser avec ce général, avoir l'œil aux aguets et, surtout, ne pas se laisser prendre par surprise, comme éventuellement il a bien failli perdre la vie dans un craquement énième. Décidément, l'existence des araignées n'est pas rose. Toujours être pourchassé par des hyendriques qui ne supportent pas la vue de ces

petites choses noires, cela finit par lasser. L'espérance, cette réaction est compréhensible, parce que les autres, elles, sont grosses et velues ; mais lui, tout maigre, tout frêle, pratiquement invisible, pauvre moustique inoffensif, il ne fait rien, sinon pendre mollement le long du mur ; non, vraiment, c'est trop injuste.

« J'aime l'araignée et j'aime l'ortie parce qu'on les hait... » Que n'a-t-il vécu parmi les manuscrits de Victor Hugo. Une bibliothèque bien fournie est parfois salutaire. La bonne n'entra plus dans le bureau et les livres s'entassent, fournissent aux enchères en tous genres des heures de paix et de tranquillité. Ainsi s'éteignent-elles doucement, loin des coups de balai intempestifs.

Le temps n'est plus à la révolte. Elle vient d'entrer. Ayant chassé ses lunettes et traînant un engin qu'il n'a encore jamais vu, elle le fixe. Un combat sans merci d'engage alors entre Adolfe et le moult esprit. La machine, une fois de plus, a su raison de la bête.

FLORENCE TISSIER.

Des ciens nouveaux

J'ai crié : « Chéri, dépêche-toi, tu dois être à mon bureau à 9 heures. »

Il a répondu : « Zut alors, on n'est pas si pressé ! »

J'ai dit : « Si, j'ai un rendez-vous. »

Nous sommes partis à toute allure, avons traversé le carrefour en courant au moment où le feu rouge passait au vert. Il gardait son air distrait avec ses cheveux blancs dans le vent.

J'ai crié, assez fort pour l'entendre au-dessus de la camion :

« Adolfe ! on a failli se faire écraser. »

Il a répondu : « C'est de ta faute, tu vas toujours trop vite. »

Sur le trottoir, nous avons ralenti. Il marchait à côté de moi en écartant. Il était question de quelqu'un qui aimait les enfants et venait du ciel pour nous sauver. Cela m'a rappelé mon catéchisme et la

messe des enfants du dimanche. « J'étais surpris, presque ému. J'ai demandé : « Qui est-ce ? »

Il m'a dit : « Allez, à Visiblement point de mon ignorance, il a poursuivi : « Et est-ce que tu sais qui n'a jamais pour ? »

J'allais répondre Bayard. Heureusement, je me suis retenu. Je me doutais tout de même qu'après avoir tenu le coup pendant tant de siècles notre chevalier était sûrement dégoûté. Bien m'en a pris. Devant mon hésitation, il a soupiré : « Astoria, bien sûr ! »

« Et qui est vainqueur de la mort ? » Cette fois, je ne me suis pas méfié, j'ai répondu ce que je crois.

Alors il m'a regardé, franchement curieux : « Mais non, c'est Goldorak. Toi, mami, tu sauras vraiment ! »

CHRISTIANE GRENIER.

Le chameau

Ce y est, Mournoudi s'est acheté un nouveau chameau. Depuis bien des mois, l'impétueux obéissait ses nuits nielles, — et celles de ses fermes, — à mesure que se ratinaient le prédateur, devenu les derniers temps juste bon à baguener en brousse, en quête de problématiques substantielles.

Depuis plusieurs semaines — jour du marché, — il en avait soigneusement repéré un, un jeunot dans les cinq ans, de pleine force de l'âge, dont un Touareg des alentours cherchait à se débarrasser. Mine de rien, il s'était enquis du prix de mandré — 120 000 F (C.F.A.), — et avait tenté les possibilités de négociations. Avec du temps et un zeste de psychodrame, on descendait bien à 100 000.

Et voilà que samedi dernier on lui souffla l'occasion ! Quelques instants ont suffi à l'entrepreneur, descendu d'autres collines, pour troquer contre quelques billets et quelques

chèvres, le mammirère de ses rêves. Une semaine dans le village gougnerait à retarder les imprécations désespérées de Mournoudi. Et ce matin, serrant contre son cou sa bourse pleine et ses restes de reg, il y est parti, au marché.

Une folie, 136 000 — le Touareg avait démenti à 160. Mais quelle bête ! Sept ans, et grêlé sur le flanc le cercle prestigieux qui entoure l'appartenance passée à un chef de tribu. Dentition de vedette, jamba ferme et un trot alerte qui fait se retourner dans les ruelles les regards les plus blassés.

« Une belle bête », bourdonne, unanime, le cercle des vieux en coulant des regards sans espoir aux fermes de Mournoudi, qui se rengorgent modestement. Quelques mots écrits ont beau résonner que les meilleures affaires se traitent ailleurs qu'au marché, la fête est générale.

DANIEL SCHNEIDER.

Conte froid

L'opposition

Quand la droite essaya sa première défaite depuis plus de vingt ans, tous les P.-D.G. et les responsables importants se mirent en grève. Comme des proies, entredits.

C'est alors que le pays connut un essor tout à fait inédit.

JACQUES STERNBERG.

MARGES

Moines de trente ans

Renouveau de la vie monastique ? Les chiffres invitent à la prudence. Mais, dans les monastères d'hommes, objet de cette enquête, on rencontre un certain nombre de jeunes. Ce qu'ils y cherchent ? Ni un refuge ni un traitement pour leurs névroses. Un Dieu difficile à trouver.

JEAN-FRANÇOIS CORNIER (*)

LS ont, tous, environ trente ans. Et certains déjà dix ans de « carrière » monastique. En sont pourtant, comme les héros de *Love Story*, amoureux de la vie. Les poètes de la « Sérénité » ou les fils de la « méditation transcendante ». Certains ont passionnément rêvé d'aller à Katmandou ; d'autres, comme Michel — qui fut à deux doigts du noviciat, mais vient d'abandonner — « Toute une vie c'était trop dur... », ont vécu le bouillonnement de l'âme (1) dont le mot d'ordre « Lutte et contemplation » semble droit sorti des slogans soixante-huitards.

Mais chez tous ces « novices », moines transparents une même déception. Adhèrent fervents d'organisations telles que Terre des hommes, brillant de s'engager pour trouver des solutions à la détresse du tiers-monde, ils ont souvent été déçus par l'Eglise traditionnelle. « Les dix ans qui ont suivi le concile, confirme le père abbé de Ligugé, ont déboussolé certains fidèles. C'est alors que nous avons vu certains jeunes se tourner vers nous. A ce moment-là, au milieu d'une liturgie changeante, nous représentions une certaine tradition à laquelle cette génération cherchait à se raccrocher. Au fond, tout notre passé paraît pour nous car nous y étions restés fidèles. C'est une tradition spirituelle qui a fait ses preuves... » Frère Marco, qui a la trentaine et participe depuis dix ans au renouveau de la petite communauté (huit membres) de Saint-Michel-de-Cuxa, près de Frades, dit : « Le concile avait un but, adapter l'Eglise à un langage quotidien. Or, souvent, c'est l'effet contraire qui s'est produit : certains chrétiens ont ressenti un flux. Beaucoup de jeunes qui avaient envie de s'engager dans l'Eglise se sont détournés de la prière. En revanche, ces jeunes se sont souvent tournés vers la vie monastique car il n'y avait plus que les moines pour représenter un idéal catholique pur et dur... »

Même sévère diagnostic chez le père André Louf, abbé de la Trappe de Baillouval dans le Nord : « Nous avions gardé notre identité. Il était plus facile d'avoir une clientèle parce que le produit était facilement reconnaissable (2). Il y a eu aussi un choc en retour après mai 68 et la crise économique que nous vivons actuellement. D'un appel vers l'indépendance et cet engagement pour ce qui avait trait à l'Orient. Dans les paroisses, les réponses étaient peut-être trop hésitantes. Des jeunes ont cherché ailleurs ce que l'Eglise n'était plus capable de leur proposer. Ils ont répondu à leur désir de spiritualité. Rappelez-vous le mot d'André Malraux : « La vingtième siècle sera un siècle de foi et de mystique... »

Frère Marc-André prolonge l'analyse de son père abbé : « Beaucoup de jeunes ont senti à ce moment-là le besoin d'une spiritualité très forte : nous représentions une certaine sécurité. Peut-être aussi avaient-ils besoin d'un certain ordre, d'une règle (l'abbé de Ligugé affirme même qu'un jeune a besoin d'un certain radicalisme...), pour échapper à l'insécurité affective ou matérielle de leur vie quotidienne... »

Mesurer l'ampleur du phénomène est malaisé. Au Comité permanent des religieux, la prudence est de mise : on parle, certes, d'un renouveau « probable » des moines et, à l'appui, on avance le chiffre : de 1 900 moines en 1970, on est passé à 1 634 en 1980. Certains monastères vieillissent, d'autres rejuvenissent, dit-on laconiquement. Il serait sans doute hasardeux de parler d'un véritable élan de la vie monastique chez les jeunes bien qu'il semble plus sensible que le nombre de vocations vers la prière classique (« séculière... »). Qu'ils y restent est une autre affaire : certains abandonnent au bout d'un ou deux ans.

Chemins

Ces jeunes ont tout quitté : parents, amis, un métier, parfois l'échec d'une réussite professionnelle (Marco était comptable ; Rémy, un C.A.P. d'horticulture ; Michel, un C.A.P. de menuiserie et a travaillé un an dans une entreprise...), l'abbé du Mont-des-Cats précise que plusieurs de ses moines ont d'abord été enseignants, ouvriers, un ingénieur. Qui sont-ils : enfants de mai 68 ou du concile ? Plusieurs ont d'abord été tentés de « transformer » — pour parler en termes de rugby — leur vocation religieuse en entrant au noviciat. Pour concilier une double aspiration : d'une prière, mais d'une prière qui soit enracinée dans les problèmes du monde d'aujourd'hui, non une prière technique. « Je ne voulais pas être un prêtre de par esprit, explique Marc-André. Je suis entré au séminaire de Cambrai ; j'ai vécu mai 68 dans un séminaire qui avait déjà fait ses barriques avant mai 68, ce qui nous a empêchés de le faire. Là, on me destinait à devenir prêtre pour les jeunes, car on nous destinait aux jeunes quand on est jeune soi-même ! Or j'en avais pas vraiment un charisme spécial, la vie de prêtre me paraissait particulièrement absente de l'emploi du temps ordinaire du prêtre. Or il m'est apparu que ce dont le monde avait peut-être le plus besoin, c'était ce témoignage de prière. J'ai décidé de devenir prêtre... »

(*) Jean-François Cornier a travaillé cette enquête quelques jours avant sa mort.

meine. Un autre avouera : « Le curé de mon village — à moi qui me sentais confusément une vocation religieuse — ne me donnait pas une idée très exaltante : il écrivait les masses comme un fonctionnaire, il faisait aussi les baptêmes, les enterrements et le catéchisme... ». La vocation de Frère Marco est plus tardive : « Je ne suis venu à Saint-Michel-de-Cuxa qu'à vingt-trois ans. Avant, en Italie, j'avais vécu une vie normale. Pour traduire mon itinéraire, je citerais cette formule : choisir ou être choisi, là est la question. Dieu m'a sans doute choisi autant que j'ai choisi Dieu. En réalité, je vivais dans une société que je n'arrivais pas à comprendre totalement. Toutefois, j'insiste sur un point : mon incompréhension de la société n'était pas un refus de la société. Je voulais devenir plus disponible aux autres : or un moine est forcément plus disponible qu'un autre, occupé à trop de tâches annexes... »

Pour d'autres, les chemins de Katmandou et des philosophies orientales ont étrangement croisé les voies du Seigneur. « J'ai commencé par faire le petit séminaire, explique Frère Benoît. A dix-huit ans, j'ai été tenté par l'islam, le bouddhisme. J'ai étudié avec fervor les livres de René Guénon. Je cherchais une sorte de gouvou pour que je devienne « parfait » dans l'optique de l'hindouïsme. C'est alors que j'ai découvert le Mont-des-Cats, qui avait une image, si vous voulez, de monastère oriental, en ce sens que notre abbé, alors qu'il venait d'être nommé tout jeune père abbé, a emmené un groupe de ses moines en Orient. Je suis entré là avec un idéal de perfection très élevé ; j'étais un moine très romantique... Or, au bout de six mois, tout a croulé car on ne peut pas vivre sur des nuages. Au fond, j'avais une idée trop intellectuelle de la vie monastique. Mais je ne regrette pas d'avoir cherché des orientaux... »

« Au début, le Mont-des-Cats a agi comme un refuge : je suis venu chercher une assurance que je n'avais plus en moi-même. J'ai traversé des moments très durs où j'étais à deux doigts de partir. Si la communauté, ici au Mont-des-Cats, avait été uniquement un refuge, je ne serais pas resté. J'ai commencé à croire à la grâce à ce moment-là. Alors, j'ai fait le monde ? En fait, je crois plutôt que la fuite, dans le monde actuel, c'est oublier soi-même, chercher à y noyer la banalité de son existence... »

Frère Johan explique qu'il a été attiré lui aussi par le bouddhisme, avant d'accomplir son noviciat au Mont-des-Cats. « J'ai été témoin d'un accident de la route : une souffrance terrible m'envahissait en voyant la victime gémissante. J'ai eu l'intuition que je devais trouver une solution à cette souffrance. Bouddha, au début — il y a quatre étapes conduisant au nirvana — est d'abord sensible à la souffrance. Mais, finalement, je me suis aperçu que, souvent, les statues de Bouddha le montrent avec les yeux fermés, au lieu d'un regard froid, glacial, plein d'images de lui-même. Or les saints ici ont un regard brillant tourné vers les autres, c'est-à-dire man prochain. Le bouddhisme, pour moi, c'était prendre le salut qui se reflète dans l'eau pour le soleil lui-même. J'avais également été dans un monastère de bouddhisme zen, dirigé par un gourou américain, à échec total. J'avais l'impression de rester seul... » Frère Marc-André, qui a la trentaine plus ancienne que ses deux camarades, les met gentiment en garde contre « le danger du piétisme. Le mystique doit aussi s'appuyer sur la raison... »

« Ils avaient lu le catéchisme comme on apprend l'écrit à l'école », tente d'expliquer l'abbé de Ligugé, à propos des jeunes qui se sont tournés vers les spiritualités orientales, et sont revenus vers le catholicisme par la vie monastique.

Névroses, s'abstenir !

« On est un peu malades de la société », dit le père Marc-André. Au lieu de valoir tristement selon le rythme métro-boulododo, les jeunes cherchent un sens à leur existence. « L'absence de spiritualité qu'évidemment les huit heures de bureau ne peuvent satisfaire », l'abbé que conteste Frère Jean-Luc : « Beaucoup de jeunes viennent chercher dans la vie monastique une certaine sécurité. Or je dis que c'est une déqualification, une mauvaise estimation de ce qu'est la spiritualité d'un moine : au contraire, la vie monastique devrait être une insécurité. Notre dialogue avec Dieu s'est souvent pansé d'échecs : d'échecs à l'existence. Dieu n'est pas toujours là ou rendez-vous ; on se retrouve seul avec soi ; ses propres problèmes risquent de ressortir dangereusement... »

En effet, le monastère n'est pas un lieu où vivre ses névroses. « Nous essayons de déceler s'il n'y a pas chez le postulant un mouvement de fuite par rapport à la société, explique l'abbé du Mont-des-Cats, s'il ne vient pas au monastère par peur de s'engager dans la vie active, ou s'il n'a pas subi une épreuve à laquelle il veut faire face ; bref, s'il ne cherche pas un refuge dans le monastère, ce qui serait la pire des idées fausses. Nous découvrons avec force ce type de vocation. Ici, l'âge moyen d'entrée est de vingt-quatre/vingt-cinq ans. Nous préférons que ces jeunes aient déjà travaillé dans la vie pour que leur vocation de moine ne soit pas la suite d'une déprime, donc d'un besoin de confort. On ne prend pas les faibles, simplement parce qu'on ne peut pas se permettre de les prendre ; ils craqueraient au bout de quelques temps... »

Frère Michel, qui rit sur Ligugé avec une bonhomie souriante, développe la même idée : « Vivre en communauté est révélateur du caractère de chacun. On ne peut se permettre la moindre erreur en acceptant un noviciat, nous le voyons d'abord pendant quelques jours, puis pour deux ou trois semaines. S'il venait ici pour évaluer ses problèmes personnels, il se rendrait vite compte que ceux-ci s'amplifient dans la solitude provocante du monastère et son instabilité risquerait de contaminer toute la communauté. C'est à la durée qu'on voit si quelqu'un était vraiment destiné à être moine... »

PORTO DINEIZ

Mis en bouteille au Portugal

CROVETTO CARMONA SA 229 rue St Honoré-75001 PARIS

مركز لاداء

LETRE D'ARTHAUD A CEUX QUI AIMENT LES LIVRES

David, Gérard,
Antoine et les
autres

Il s'appelle David Lewis. Il a plus de 50 ans. Son rêve : conquérir l'Antarctique en solitaire. Pendant des années il se prépare, économise sur tout, achète enfin son vol. Le bateau entreprend un dernier voyage vers Sydney pour une ultime mise au point... Il coule. Il n'est même pas assuré. Tragédie ? Pas du tout. Lewis continue à être. Tout de suite. Il partira sur un sloop plus petit, en acier et en bien meilleure état. Il paraitra et écrira, mais à quel prix ! Les matras gelés, le mal araché, le roof fendu. L'aurait-il, cet Gérard d'Arnaud ? Ce qu'il veut, lui, c'est traverser l'Atlantique à la rame. Fou ? Pas tellement. Si l'on en juge par la minute qu'il apporte aux préparatifs du voyage. Trop quand même pour qu'on l'aide, il aura beaucoup de mal à réunir le minimum vital et de le devra qu'à une petite conversion bretonne, plus modeste que sonner. Lui aussi partira. Lui aussi connaîtra le doute, la peur — son bateau mesure plus de vingt mètres la tête en bas dans la tempête. Lui aussi vaincra.

Et puis, il y a Bombard, "Nouveau volontaire". Alain Colas, Bernard Moithey qui ont avec sa femme parcouru 14 000 miles sans escale avec le Cap Horn au milieu. Sir Francis Chichester, Willy de Roos et bien d'autres encore. Qu'on les tous en commun ? D'être des explorateurs, des inventeurs ? Sans doute, mais ce qui surprend le plus, c'est leur incroyable modestie. C'est "surhumain", ils le sont à bien des égards, nous disons — sans le vouloir — une fantastique leçon d'humilité. De leur lutte avec les éléments, ils n'ont pas retenu qu'ils étaient plus forts, plus volontaires et plus courageux que les autres. Ils ont appris la fragilité de l'homme.

De toute façon, il faut les lire car dans leurs livres, on trouve naturellement tout ce que beaucoup d'auteurs "professionnels" voudraient réussir à mettre dans les leurs. Il y a bien sûr le suspense qui nous tient en haleine, de l'humour — beaucoup d'humour — mais aussi quelques réflexions bien senties sur l'homme, sa vie, sa recherche et ses espoirs. Mais tout cela est dépourvu de prétention ou d'académisme ennuyeux. En fait, ils ont du talent.

Et en plus pédagogues

Tout ces marins ont tiré beaucoup d'enseignements de leurs aventures et d'abord ils ont amélioré leur technique. Ils nous en ont profités dans ce deuxième générique de livres, les guides techniques.

Navigation en haute mer, le point et les courants ? Olivier Sienkiewicz est un chef d'œuvre de pédagogie.

Nous voulons toutefois réserver une place à part au "Guide nautique de la Bretagne nord" et au "Guide nautique des îles anglo-normandes". Un et l'autre ont été rédigés par un marin moins connu, Malcolm Robson, mais ils sont tellement complets, tellement précis, tellement détaillés que tous ceux qui naviguent dans ces régions devraient les avoir. C'est pour eux le meilleur moyen de sortir des grands nœuds et d'étendre leur zone de croisière vers d'innombrables petits ports et mouillages jusqu'alors réservés aux navigateurs locaux dans la connaissance des lieux se transmettait de père en fils.

Enfin, nous ne pouvons clore cette lettre sans annoncer la sortie du quatrième livre d'Antoine. Après "Globe-trotter", "Bord à bord", "Solitaire et compagnie", on prolonge le voyage avec "Cocotier".

Note bibliographique : David Lewis "Ice bird", Gérard d'Arnaud "L'Antarctique à bout de bras".

Alain Bombard "Nouveau volontaire", Alain Colas "Un tour du monde pour une victoire".

Bernard Moithey "Cap Horn à la voile".

Sir Francis Chichester "Difficult but true".

Willy de Roos "Le passage du Nord-Ouest".

Olivier Sienkiewicz "Navigation en haute mer".

Malcolm Robson "Guide nautique des îles anglo-normandes".

Malcolm Robson "Guide nautique de la Bretagne nord".

Antoine "Globe-trotter".

Antoine "Bord à bord".

Antoine "Solitaire et compagnie".

Antoine "Cocotier".

Pour ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de nous lire, nous rappelons que chaque dimanche nous envoyons cette colonne. Nous y parlons des livres que nous publions ou que nous avons publiés et qui nous paraissent d'actualité, soit se rapprocher autour d'un thème qui devrait à nos yeux intéresser tous ceux qui aiment les livres.

ARTHAUD

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Journal de la semaine de la culture et de la lecture

Eglise ce message : d'être cette mise en cause perpétuelle d'un certain ordre établi, qui privilégie trop les privilégiés.

« Nous ne sommes pas des leaders politiques, insiste Rémy à son tour, nos vœux d'apogée sont que nous sommes aussi des ouvriers agricoles, et que nous avons les mêmes problèmes qu'eux ; mais que nous avons un atout supplémentaire à leur égard : celui que nous sommes notre vie de prière. » Toutefoits, Marco et Rémy reconnaissent que lors d'un conflit avec la gestion — prise par les autres ouvriers agricoles de la région, ils ont été amenés à des prises de parole. « Comme nous sommes moines, explique Rémy, ils nous considéraient un peu comme les intellectuels du groupe. »

Evidemment, à Saint-Michel-de-Caux, l'histoire a trop été présente pour que la politique soit aujourd'hui absente : « Nous regardons chaque soir le journal télévisé. Nous recevons régulièrement le Nouvel Observateur, le Monde, la Croix, la Vie et un journal agricole. N'oubliez pas que nous exploitons une ferme », souligne Marco.

Le silence et la parole

En revanche, à Ligné, l'acoustique parvient feutrée, filtrée. Etrange moment, presque surréaliste, que le repas pris en silence. Les moines se font face d'un mur à l'autre du réfectoire, rigoureusement assis devant des tables au bois patiné. À gauche, sous une table, le Père abbé déjeune face aux deux rangées de ses moines. Au milieu des bruits sourds des cuillères rencontrant l'assiette de soupe, des gouteaux qui s'écrasent, du vin qui s'égoutte dans un verre, la voix d'un moine, préposé à la lecture. Ce jour-là, c'est un extrait du livre de Raymond Trousson, *Prière et la France*. Chaque phrase est psalmodiée recto verso sur le ton d'une prière liturgique, alors que chacun écoute, semble écouter, tout en maintenant consciencieusement sa bouillotte de viande, avec la jardinière de légumes, puis pelant une pomme qui craque sous la dent et rompt, de façon incongrue, ce silence si étrange.

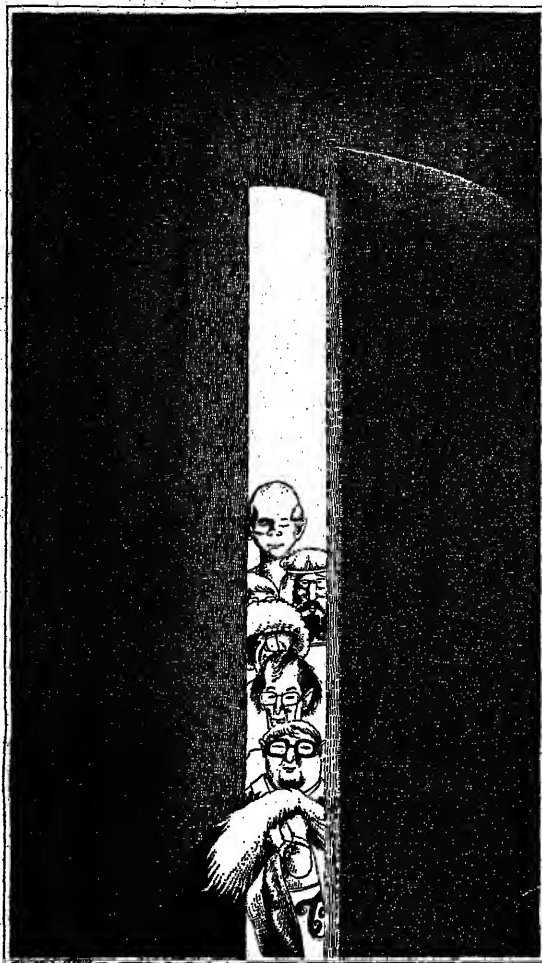
Autre surprise : cette fois au Mont-de-Caux. La fameuse, l'incorruptible, l'humaine règle du silence était d'autant plus rigoureuse dans ce monastère de trapézoïde. Or des rires résonnent dans la cuisine : des voix, très fortes. Plus tard, Frère Marco-André m'expliquera : « Depuis le concile, on a découvert que la parole était utile parfois, et que c'est aussi bien que de s'expliquer longuement par signes interlopes. Alors, nous parlons ! Mais c'est un peu le problème du moine qui n'a pas d'œuvre et qui n'arrive plus à reformer. Nous avons beau nous dire qu'il faut nous limiter, on a tendance à parler l'importance et l'importance quand... »

Un ami, dit Frère Marco-André, me demandait si cette vie rythmée par sept prières n'était pas totalement pesante et le fait que demain ressemblerait nécessairement à la veille. Dans vingt ans, tu pourrais savoir ce que tu feras, m'avait-il dit. Or, reprend Marco-André, c'est vrai que, sans projet, un homme n'existe pas. Mais il renverra la question : ce type qui vit en usine, qui fait les 3 x 8, ce n'est pas le monastère qui l'a inventé. Or lui aussi sait que, demain comme dans vingt ans, il sera toujours à la chaîne dans son usine. Qui est le plus à plaindre de lui ou de moi ?

(1) Tintin : la fin d'un malade (Le Monde Dimanche du 23 novembre 1980).

(2) Nous avons souvent trouvé ce genre d'humour sur nos tables chez les moines. A noter que ceux-ci ne sont pas forcément peureux.

(3) C'est en 1965 que le père Olivier Porcel est venu, avec quatre autres frères, du monastère bénédictin de Montserrat, en Catalogne, pour rejoindre le Père d'Arnaud à Saint-Michel-de-Caux. Le Père d'Arnaud, premier du monastère de Montserrat s'était attiré l'hostilité du régime franquiste et de Valence par ses homélies qui condamnaient les attitudes non chrétiennes du régime de Franco.



MORGAN

vie de l'homme, ce n'est pas de faire ou de produire quelque chose mais d'être et de vivre pour quelque chose d'essentiel ; et, pour nous, c'est Dieu. » Frère Rémy fera une réponse souvent entendue chez d'autres interlocuteurs : « On est séparé du monde pour être uni à tout. La fameuse expression de Camus « solitaire/solitaire » résume parfaitement notre situation. »

Politique

Il n'y a pas de télévision au Mont-de-Caux. Les nouvelles de la semaine sont lues pendant le repas du midi, le dimanche. Des discussions politiques ? « On ne se bat pas très fort pour savoir s'il y a trois ou quatre personnes dans la Sainte-Trinité, répond Marco-André malicieusement, mais on s'interpelle pour une question politique. Ici les moines sont attachés au gaullisme par la guerre car certains ont vécu le 18 juin. Or les jeunes ont connu un autre gaullisme, celui de 1953, voire de mai 1968. On exclut donc la politique nos conversations : c'est un type de prudence. » Au monastère de La Source, pourtant situé au cœur de Paris, la politique s'entre-passe : « On a décidé d'exclure la politique de nos discussions ; ça dégénérerait ; on se battrait. »

A Ligné, ni télévision ni radio. Quelques abonnements à des

journaux et revues, mais principalement religieux. Frère Danne — qui va qu'une vingtaine d'années — expliquera au Père abbé que ce qui manque aux jeunes du monastère, ce sont des projections de cinéma. « Notre génération, lui explique-t-il, est celle du cinéma plus que celle de la littérature et, parfois, je regrette comme un manque culturel de rester certains films importants de Renoir, Bergman ou Antonioni. » Mais l'idée n'a guère l'air de séduire l'abbé, qui détourne la question en opposant que « ça risquerait de coûter trop cher. »

Famille

A Ligné, on vit la règle bénédictine dans le plus pur classicisme : moines en robe noire, respect de la règle du silence — seulement interrompu pour la « récitation », interrompue trois quarts d'heure après l'office suivant le repas. Changement de décor total à Saint-Michel-de-Caux (3). Le Père Porcel est en pension et polo blanc. Les sept autres moines sont en pension de veilleurs ; l'un des jeunes porte un jean. Tous ont un pull-over. Pour la messe, célébrée dans une petite pièce aux murs blancs, auxquels s'ajoutent quelques chaises pailonnées, seul le Père récita une robe. L'un des jeunes moines est absent. En ce moment, les moines demandent des soins avant le départ pour la

A Saint-Michel-de-Caux, Frère Marco reconnaît prudemment que « dans sa vie de communauté, le moine vit les mêmes difficultés de relations que celles qui existent à l'intérieur d'une famille ordinaire. Nous avons, par exemple, les mêmes problèmes d'entendement. Ici, avec Rémy, nous sommes les deux plus jeunes ; on nous confie souvent les gros travaux ; nous sommes réputés les plus forts... » Le Père abbé de Ligné a, de son côté, la franchise d'avouer : « La vie d'un moine est aussi dure que la vie qu'on lui impose. Nous n'avons pas fait le monde par egoïsme. Ici, nous ne sommes pas choisis mais il faut réussir à vivre ensemble sans trop d'écarts. Or, certains jours, il nous arrive d'avoir envie de tuer notre voisin, ce qui, vous l'avez vu, n'est pas très charitable pour notre prochain. »

C'est aussi l'avis de Frère Marco-André : « Vivre perpétuellement sous le regard de l'autre est parfois très éprouvant ; ça pourrait très vite devenir un univers concentrationnaire. Au fond, sous les sacs qui précèdent les vœux définitifs, c'est comme une longue psychanalyse. On se retrouve seul en face de soi, avec toutes ses passions. On découvre en profondeur ce qui fait la plus humaine, la générosité ; mais aussi le désir charnel. Généralement, au bout de quatre ou cinq ans, à l'époque des premiers vœux, on commence à se sentir guéri de certaines insularités, d'indolences, de tristesses de l'infirmité. Mais si la vie monastique n'a pas réussi à guérir de ces petites névroses, il vaut mieux partir au bout de deux ans. »

Durer

Durer paraît être la pierre de touche. Durer en dépit des trois vœux. « Vous savez, reprend Marco-André, personnellement, j'ai mené l'apprentissage de l'athlétisme que le moine. C'est sans doute un des paradoxes de notre vie : la prière consiste à se vider de tout après Dieu et à lui dire : Jésus, où te caches-tu ? » A ses jeunes moines de Ligné, l'abbé Pierre Miquel donne ce conseil : « Pour aimer Jésus jusqu'à la fin, il faut l'aimer modérément au début. Dans nos relations avec Dieu, nous connaissons finalement les mêmes problèmes, les mêmes crises que dans la vie d'un couple : parfois, on se met à douter de l'autre. »

Ne sont-ils donc finalement pas si « sécurisés », les murs des abbayes défrichées ces jeunes moines ont choisi de se retrancher, de se couper du monde ? « En fait, conteste Frère Luc, à Ligné, les moines sont moins attachés au monde que les étudiants parqués dans un campus ou que tous ces gens enfermés dans leur H.L.M. De plus, nous accueillons des milliers de personnes par semaine dans les retraites. Comment pourrions-nous dire que nous n'avons aucun contact avec le monde ? Ils nous apportent même à domicile. » « Nous n'avons pas fait le monde ! » s'exclame Frère Benoît. Peut-être avons-nous le recul pour prendre la juste dimension des choses et y apporter une réflexion dépersonnelle, finalement des réponses globales sur la condition humaine, et des réponses au coup par coup. »

Lorsqu'un vœu transfigure le monde, ne vaudrait-il pas mieux être dans le monde que s'en extraire ? Frère Marco-André se souvient que sa décision fut parfois mal comprise de son entourage : « J'avais été comédien engagé dans l'Action catholique. Moi-même, j'étais plutôt P.S.U. Il m'avait dit : « Tu es un soldat, tu fais le soldat. Mais, pour moi, la réponse était claire : ça s'est décidé en cinq minutes en venant au Mont-de-Caux. C'est sans doute ce qu'on appelle un coup de foudre. Je n'ai rien retenu — bien sûr, ce n'était pas de l'ordre de l'évidence rationnelle — que c'était le lien qui servirait le plus déraciné au monde. Je n'ai pas changé d'avis. »

Marco-André poursuit : « A quel service nous ? Nous ne pouvons à rien, et il ne faut surtout pas se trouver des raisons d'être ni de tenter de nous justifier. La

COMMUNES

Les maires se recyclent aussi

Les élus locaux sont parfois perdus dans le dédale administratif. Divers organismes leur proposent une formation.

YVES MAMOU

A H, les longs festins campagnards ! Léon Michel, maire de La Bachellerie (Dordogne), recevait, ce jour-là, une vingtaine de maires et conseillers municipaux de son département. D'abord, le vin d'honneur dans la salle des fêtes. Puis, au restaurant du village, et dans l'ordre : une demi-douzaine de hors-d'œuvre, de la charcuterie locale, de la lotte à l'américaine, des pintades rôties, sans oublier le plateau de fromages, le dessert, des pâtisseries et du café accompagné d'un marc d'excellente qualité. Le tout exquisément servi, bien entendu, de bergerie rouge et rosé.

Trois heures à table, c'est plus qu'il n'en fallait pour démobiliser quelque peu les invités. Le retour à la salle des fêtes, à ses chaises inconfortables et à son tableau noir, apprenait à beaucoup, les rayons du soleil aidant, comme une épreuve. La volonté d'apprendre s'échauffait. Apprendre, oui, car ces élus avaient fait le voyage de La Bachellerie pour se former à leurs responsabilités, sous la houlette de Jean-Pierre Muret, directeur d'études du Centre d'information des élus locaux (CIDE), organisme rattaché au ministère de l'environnement.

Thème de la session : « La commune et son environnement administratif ». Exercer des responsabilités d'élu local, aujourd'hui, ne va plus de soi. Aux traditions des charges de police ou d'état civil se sont ajoutés des problèmes nouveaux : maintenir l'emploi, créer des équipements collectifs, assurer le logement de la population, rendre cohérente l'urbanisation de la commune... sans oublier le devoir de concertation avec la population et ses associations. Pour remplir ces diverses fonctions au mieux des intérêts de sa commune, un maire doit donc être parfaitement informé, en particulier sur les organismes qui sont ses interlocuteurs (les directions départementales des différents ministères, les chambres de commerce, le conseil général, etc.), savoir se diriger dans les dédales administratifs et surtout apprendre à établir un dossier.

La « cible »

C'est, faute d'information, il est fréquent de voir des élus ignorer, par exemple, les subventions de la chambre de commerce ou de l'office d'H.L.M. et rater ainsi des possibilités de création d'emplois ou de maintien à domicile des personnes âgées. La mise en



JEAN-PAUL GRUYER

place d'un processus de formation généralisé qui puisse permettre aux maires et conseillers municipaux de traiter la somme des informations juridiques, techniques, économiques nécessaires aux devoirs de leur charge devient urgente. D'autant que les projets de réforme des collectivités locales prévoient d'accroître les responsabilités des élus des trente-six mille quatre cents communes de France.

Si l'idée d'une formation des élus semble aujourd'hui unanimement admise, elle ne va pas sans poser des problèmes. A qui cette formation doit-elle s'adresser ? Autrement dit, qu'y a-t-il de commun entre le maire d'une commune de cent habitants, en milieu rural, et le maire d'une ville de trente mille habitants, aidé d'un personnel technique compétent et cumulant plusieurs

mandats (maire, conseiller général, sénateur, par exemple) ?

Définir un programme de formation suppose donc de bien cerner les demandes et de savoir à qui l'on s'adresse. Or le groupe des élus locaux est particulièrement divers : 90 % des villes possèdent moins de deux mille habitants, ce qui donne une majorité de communes rurales. La moyenne d'âge des maires est

également particulièrement élevée : 60 % d'entre eux ont plus de cinquante ans et 2 % à peine moins de trente ans. Leur statut professionnel est bien entendu fort disparate : 40 % des maires exercent aujourd'hui une profession agricole (contre 45 % avant les élections municipales de 1977). Le nombre de retraités et d'enseignants a en revanche augmenté. On trouve aussi des chefs

ART

Les pourvoyeurs des musées

Pour une œuvre acquise par les musées nationaux à titre onéreux, six se sont à titre gratuit. Qui sont les « généreux donateurs » ?

YVES WATTENBERG

SANS les libéralités des donateurs, on n'aurait plus qu'à fermer nos musées. Cette confiance en forme de boutade d'un conservateur parisien traduit très justement l'importance des donations pour les musées de la Ville de Paris, dont le plus souvent les musées se sont créés d'abord pour abriter et présenter une riche donation.

Le cas type est celui du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, ouvert au public en 1961 à la suite de la donation du docteur Girardin. Fondamentale, les donations le sont aussi, mais dans un sens atténué, pour les collections des musées nationaux. L'exposition qui couronnait au Grand Palais l'Année du patrimoine en aura le moins été l'illustration. Dans les cartouches des œuvres exposées, la mention « acquisition » faisait presque figure de curiosité, au regard de l'abondance de mentions « don ».

Il est vrai que la Réunion des musées nationaux ne dispose éba-

que année de 15 à 20 millions de francs pour ses acquisitions, qui lui sont alloués par un ministère dont le budget ressemble à une peau de chagrin. La mise en route en 1972 du système des donations d'œuvres d'art à l'État en paiement des droits de succession a quelque peu amélioré cette situation. Les propositions de donations sont nombreuses, mais les avis de la commission interministérielle chargée de les examiner, plutôt sévères et méfiantes. Seules les œuvres bistochement reconnues ont quelque chance de franchir son barrage. (Le Monde du 31 décembre 1980).

Du reste, pourquoi se priver de recettes fiscales, alors qu'avec un peu d'habileté et de tact on peut gagner sur les deux tableaux, recevoir d'une main des œuvres d'art en donation et percevoir de l'autre des droits de succession ? Encore faut-il susciter les donations. C'est ce à quoi sont invités messieurs les conservateurs en chef. Leur sentence des « bonnes relations » est aussi nécessaire à la vie du musée que leur érudition peut l'être. C'est là un aspect plutôt méconnu de leur charge, qu'on se figure fréquemment plus strictement administrative.

Le conservateur en chef d'un musée doit nécessairement s'insé-

rer dans un réseau de relations mondaines, fréquenter assidûment les collectionneurs et les marchands, sans oublier bien sûr, le cas échéant, les artistes eux-mêmes. Et cela dans un double dessein : créer d'une part, par des relations personnelles, des collections objectives rendant « visible une éventuelle donation et convention d'autre part les œuvres dispersées dans les collections privées.

Car il ne s'agit pas de se faire donner n'importe quoi par n'importe qui. Le talent du conservateur sera tout au contraire de repérer une œuvre intéressante et de n'en plus perdre la trace. Myriam Guise, chef du service des œuvres d'art de la Réunion des musées nationaux, reconnaît que « les conservateurs doivent quelquefois réaliser un véritable pistage des œuvres, qui peut s'étendre sur plusieurs générations ». Un travail de longue haleine, donc, où, face aux hasards qui de successions en aliénations promettent de mains en mains la toile ou le mobilier visés — pour ne pas dire convoités — le musée doit opposer le suivi d'une politique constante dirigée par des conservateurs en chef successifs.

Les Amis du musée

Et le résultat est probant : pour une œuvre acquise par les musées nationaux, six se sont à titre gratuit. Sans doute cette proportion n'établisse qu'un rapport quantitatif. Mais tout laisse à penser que le point de vue qualitatif ne la remet pas en cause. Quotidiennement, les musées refusent des dons — non pas tant par manque de place comme on le laisse entendre au candidat donateur, mais parce que l'objet proposé n'a pas les qualités d'un objet de musée.

Mais la machine ne fonctionnerait sans doute pas aussi efficacement sans cet important rouage intermédiaire que sont les sociétés d'Amis du musée. Cha-

que musée à la sienne, orchestre par le conservateur. Son objet, écrit sur blanc dans les statuts, ne laisse planer aucun doute sur ses activités : enrichir les collections du musée en réalisant ou encourageant des dons. C'est net, précis, et sans équivoque. Le reste, cocktails, vernissages, et conférences, n'est qu'aimable divertissement. Tout au plus un moyen élégant pour attirer l'attention des sociétaires sur les pièces manquantes dont l'absence ampute si cruellement les collections du musée. Toucher au cœur, près du portefeuille. L'essentiel est ailleurs, loin de ces plaisirs accessoires. Il est dans les sommes collectées pour l'achat d'une pièce dont la société fera don au musée, ou dans l'œuvre qu'un collectionneur, pour marquer son entrée dans l'association, ne manquera pas d'offrir au musée. Ce dernier usage est de ceux qui n'ont aucun caractère obligatoire, mais auxquels il est tout à fait de bon ton de se conformer.

Mais qui sont donc ces personnages presque extravagants, les donateurs, qui n'hésitent pas à transférer de leur patrimoine personnel à un patrimoine public des objets dont la valeur se chiffre quelquefois par millions de francs ? Quelle prérogative ou quel avantage fiscal ou autre — tirent-ils de cette générosité ? La réponse est que le geste du donateur est gratuit. Il diffère de celui du mécène américain pour qui la donation est aussi, bien souvent, une bonne affaire.

Au lieu de la valeur de la donation est déductible des impôts. Cet avantage fiscal considérable a entraîné des abus face auxquels l'administration a dû réagir. Nombreux sont les « donateurs, gros contributeurs », qui, plutôt que de payer leurs impôts, préfèrent offrir au musée une œuvre d'art — et une image publique prestigieuse — pour en faire don à un musée.

Rien de tel pour le donateur français. A peine trouve-t-il de

quel alimenter sa fierté dans la lecture de son nom au côté de celui de l'artiste ou même — pour quelques rares donations d'exception — à l'entrée d'une salle de musée ou d'une exposition. A peine pourra-t-il rêver d'immortalité : au fil des années, le souvenir du donateur s'estompe et seul demeure son nom. Un nom dont la lecture évoque plus vicié l'ombre de celui de l'artiste. Combien connaissent l'histoire de la vie du docteur Louis La Caze, à qui le département des peintures du Louvre doit quelques-uns de ses plus beaux fleurons ?

Motivations

En réalité, par-delà la vanité ou le plaisir de jouer quelque temps de la reconnaissance et des

égards de quelques hauts fonctionnaires, les motivations profondes des donateurs sont autres. Et très diverses. C'est que le donateur est un individu qui se recroque dans toutes les couches de la population.

A cela, deux raisons. La première est tout simplement qu'il existe des musées consacrés à la vie quotidienne des hommes, et qu'une paire de galoches retrouvée dans un grenier peut parfaitement figurer au Musée des arts et traditions populaires si elle présente un intérêt particulier. Régulièrement, Jacques Nicourt, son conservateur, reçoit des personnes qui lui apportent un objet dont elles ont reconnu un autre exemplaire dans les vitrines du musée. « Je dois alors leur expliquer que, précédemment parce que nous avons déjà cet objet, nous

HAROUN TAZIEFF

Quand la terre tremble

"J'ai pris sur moi de dire ce que beaucoup de collègues pensent."

Fayard

مركزاً من لاصحل

d'entreprise, des commerçants, des cadres, des employés et ouvriers du secteur privé.

Bref, la « cible » est floue, et chaque commune constitue un problème particulier. Même si les organismes de formation s'adressent en priorité aux élus des communes rurales, particulièrement démunis sur le plan de l'information, des choix de formation doivent être tranchés. Un organisme de formation doit-il se contenter de diffuser des « recettes » directement opérationnelles, comme le réclamait la plupart des élus ? Ou bien sa tâche est-elle, comme le pense Jean-Pierre Muret, de « faire prendre conscience aux élus qu'ils ne sont pas des techniciens, mais des hommes de décision capables de choisir une politique de gestion et d'aménagement pour leur commune » ? Le débat reste ouvert.

« Balout »

Jusqu'à quel degré de précision doit aller cette formation ? L'assistance technique sur dossiers précis semble être, de lavis des élus, la meilleure des formations. Les maires se sentent un peu ventés par l'ampleur de leur tâche et son cortège d'humiliations. « Quand on envoie un dossier de construction avec avis favorable à la direction départementale de l'équipement (D.D.E.) et qu'il vous revient avec un refus, on se sent balout », dit un maire. Mais cette formation spécialisée demande du temps de la part des élus et des animateurs, ainsi que des moyens, qui ne sont pas inépuisables, remarque Amélie de Guchinoff, sociologue. Si cette action en profondeur devait se généraliser, les organismes de formation devraient-ils accepter de ne servir qu'un nombre réduit d'élus ?

La formation d'élus locaux est une somme d'efforts dispersés. Si l'on en croit un recensement effectué en 1979 par le CIDEL, plus de quatre-vingts associations et organismes occupent actuellement le « créneau ». Une place à part doit être réservée à l'Association des maires de France (2), dont les délégations départementales sont très actives. Celle de Dordogne a ainsi instauré un centre départemental de formation qui a organisé plus de quinze sessions en 1980.

Les grands partis politiques assurent de leur côté la formation de leurs élus par l'intermédiaire de leurs propres associations ou par l'entremise d'organismes spécialisés. On trouve aussi des associations qui s'adressent à un public d'élus particuliers, comme l'Association nationale des élus du littoral (ANEL) (3) ou l'Association des jeunes élus locaux (AJEL) (4).

Les arrivés s'échelonnent entre 50 F et 1.200 F par jour et par personne. Si l'ensemble des associations tient compte des capacités financières des élus et réclame une simple prise en charge des frais (déplacement des animateurs, hébergement, etc.), certains organismes persistent plutôt à exploiter le filon. Depuis le 22 avril 1980, « les communes peuvent allouer sur leur budget (...) des dépenses pour rembourser les élus (...) pour suivre des stages dans des centres de formation agréés par l'autorité compétente ».

La dernière formule de ce texte — « à fait à titre » — a fait « tiquer » nombre d'élus soucieux sur leur budget. Elle a été démentie, mais maintenant afin d'éviter les organismes privés à tout prix. Les intéressés n'en restent pas moins inquiets. Le pourcentage de l'administration s'ajoutant à leur concéder d'une main ne pourrait-elle pas le reprendre de l'autre ?

D'autres organismes, comme Dexel Service (7) ou l'Information et Documentation des élus des collectivités locales, mènent auprès des élus une action continue d'information sur les innovations techniques. Enfin, bien que la liste ne soit pas exhaustive, il faut noter que l'administration mène des actions de formation et d'information aux élus locaux par l'intermédiaire du Service conseil des

maires (8), de la direction générale des collectivités locales (ministère de l'Intérieur), ou par les différents services des ministères concernés par la gestion communale.

Sourcilieux

Les sessions proposées par chacun de ces organismes durent rarement une journée. Le cumul d'une formation politique et d'une profession laisse en effet peu de temps aux élus. Un programme thématique peut cependant être organisé et échelonné sur un semestre ou un an si ceux auxquels ce programme s'adresse le réclament.

Les arrivés s'échelonnent entre 50 F et 1.200 F par jour et par personne. Si l'ensemble des associations tient compte des capacités financières des élus et réclame une simple prise en charge des frais (déplacement des animateurs, hébergement, etc.), certains organismes persistent plutôt à exploiter le filon. Depuis le 22 avril 1980, « les communes peuvent allouer sur leur budget (...) des dépenses pour rembourser les élus (...) pour suivre des stages dans des centres de formation agréés par l'autorité compétente ».

La dernière formule de ce texte — « à fait à titre » — a fait « tiquer » nombre d'élus soucieux sur leur budget. Elle a été démentie, mais maintenant afin d'éviter les organismes privés à tout prix. Les intéressés n'en restent pas moins inquiets. Le pourcentage de l'administration s'ajoutant à leur concéder d'une main ne pourrait-elle pas le reprendre de l'autre ?

(1) 74, rue de la Fédération, 75015 Paris.
(2) 89, avenue Nial, 75017 Paris.
(3) 30, rue Saint-Dominique, 75007 Paris.
(4) B.P. 160, 92504 Reuil-Malmaison.
(5) 7, rue Paulin-Dubois, B.P. 2546, 93025 Rosny-sous-Bois.
(6) 21, rue de Strasbourg, 44000 Nantes.
(7) 219, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris.
(8) 104, boulevard Haussmann, 75008 Paris.

ne souhaitent plus qu'il nous soit donné. Beaucoup sont surprises : en fait, ces personnes comprennent mal que nous ne se comportent pas comme un brocanteur, qui, lui, est toujours prêt à stocker des pièces identiques. Les plus déçues sont abasourdis par leur dose dans le hall d'entrée.

La seconde raison est que, parmi les diverses images du musée, celle du « mausolée » — lieu de conservation de l'art — avec ses statues, la plus universellement perçue. Ainsi, parmi les donateurs, entre les magnats des affaires et les marchands de l'art, les plus déçus sont généralement des personnes tout à fait étrangères aux « circuits » de l'art, comme en témoignent les nombreuses propositions de dons d'œuvres d'art contemporain reçues par le Louvre.

On comprend très bien le fait de l'artiste portant sur une œuvre propre œuvre. C'est un moyen de plaquer dans le musée, d'y renforcer sa présence ou de soustraire au marché de l'art une œuvre chérie. Cela peut être aussi une façon adroite de renvoyer l'administration d'une commande. Mais le don du collectionneur ? Comment expliquer que le geste de celui qui perd son art, plutôt qu'il ne le donne, a rassemblé les éléments d'une collection, y a englobé des sommes considérables, et que du jour au lendemain s'en sépare grandement ?

Ce type de don est le fruit d'un acte avancé et dépourvu d'effets directs. Le donateur, Jean Thomin en est un exemple. Le professeur Thomas et M. Jean-Marie Henri étaient tous deux septuagénaires lorsqu'ils moururent en 1976 sans laisser de biens, mais l'essentiel de leurs collections en une donation de cent trente pièces au Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

On ne peut pas réduire ce type de donation à un pied de nez

adressé à un lointain cousin. Mais, par ailleurs, la solution du legs doit servir à bénéficier à un musée d'art moderne, ce qui ne se comporte pas comme un brocanteur, qui, lui, est toujours prêt à stocker des pièces identiques. Les plus déçues sont abasourdis par leur dose dans le hall d'entrée.

La seconde raison est que, parmi les diverses images du musée, celle du « mausolée » — lieu de conservation de l'art — avec ses statues, la plus universellement perçue. Ainsi, parmi les donateurs, entre les magnats des affaires et les marchands de l'art, les plus déçus sont généralement des personnes tout à fait étrangères aux « circuits » de l'art, comme en témoignent les nombreuses propositions de dons d'œuvres d'art contemporain reçues par le Louvre.

On comprend très bien le fait de l'artiste portant sur une œuvre propre œuvre. C'est un moyen de plaquer dans le musée, d'y renforcer sa présence ou de soustraire au marché de l'art une œuvre chérie. Cela peut être aussi une façon adroite de renvoyer l'administration d'une commande. Mais le don du collectionneur ? Comment expliquer que le geste de celui qui perd son art, plutôt qu'il ne le donne, a rassemblé les éléments d'une collection, y a englobé des sommes considérables, et que du jour au lendemain s'en sépare grandement ?

Ce type de don est le fruit d'un acte avancé et dépourvu d'effets directs. Le donateur, Jean Thomin en est un exemple. Le professeur Thomas et M. Jean-Marie Henri étaient tous deux septuagénaires lorsqu'ils moururent en 1976 sans laisser de biens, mais l'essentiel de leurs collections en une donation de cent trente pièces au Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

On ne peut pas réduire ce type de donation à un pied de nez

adressé à un lointain cousin. Mais, par ailleurs, la solution du legs doit servir à bénéficier à un musée d'art moderne, ce qui ne se comporte pas comme un brocanteur, qui, lui, est toujours prêt à stocker des pièces identiques. Les plus déçues sont abasourdis par leur dose dans le hall d'entrée.

La seconde raison est que, parmi les diverses images du musée, celle du « mausolée » — lieu de conservation de l'art — avec ses statues, la plus universellement perçue. Ainsi, parmi les donateurs, entre les magnats des affaires et les marchands de l'art, les plus déçus sont généralement des personnes tout à fait étrangères aux « circuits » de l'art, comme en témoignent les nombreuses propositions de dons d'œuvres d'art contemporain reçues par le Louvre.

On comprend très bien le fait de l'artiste portant sur une œuvre propre œuvre. C'est un moyen de plaquer dans le musée, d'y renforcer sa présence ou de soustraire au marché de l'art une œuvre chérie. Cela peut être aussi une façon adroite de renvoyer l'administration d'une commande. Mais le don du collectionneur ? Comment expliquer que le geste de celui qui perd son art, plutôt qu'il ne le donne, a rassemblé les éléments d'une collection, y a englobé des sommes considérables, et que du jour au lendemain s'en sépare grandement ?

Ce type de don est le fruit d'un acte avancé et dépourvu d'effets directs. Le donateur, Jean Thomin en est un exemple. Le professeur Thomas et M. Jean-Marie Henri étaient tous deux septuagénaires lorsqu'ils moururent en 1976 sans laisser de biens, mais l'essentiel de leurs collections en une donation de cent trente pièces au Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

On ne peut pas réduire ce type de donation à un pied de nez

On ne peut pas réduire ce type de donation à un pied de nez

Heureux Otavaleños

Il n'y a pas que des Indiens malheureux. En Equateur, les Otavaleños ont pu et su s'adapter et survivre sans rien perdre de leur personnalité ni de leurs coutumes.

CATHERINE VERGER

Il y a dix heures du matin. Une foule d'Indiens, de métis et de Blancs encombre la place élatante du soleil. Les conversations sont rayées, les ponchos de laine gris, bleus, rouges, les sacs de toile aux motifs incas, les châles brodés, les ceintures de couleurs vives et les vestes aux dessins traditionnels, tout cela fascine.

Installés dans l'arête au milieu de leurs richesses, les vendeurs conversent paisiblement entre eux. Qu'un touriste s'arrête devant les étalages et d'un bond ils sont auprès de lui. « Si, señor, de la pure laine, tissez à la main... » Le client touche, hésite puis demande le prix. Après un marchandage rapide, un se sépare le sourire aux lèvres.

Comme tous les samedis, Otavalo vit à l'honneur son marché. Tous les Otavaleños — c'est le nom de ces Indiens — sont au rendez-vous. Ceux des villages voisins et ceux de la capitale équatarienne, Quito, distante d'une centaine de kilomètres.

Comme d'habitude, l'atmosphère est gaie et sereine. Des groupes de femmes en costume traditionnel : longue jupe bleu uni, fondue sur un jupon de toile blanche, tunique brodée blanche, châle noir autour des épaules, turban du même bleu uni, colliers et bracelets dorés au cou et aux poignets, bavardent près des échafauds où cuir le maitre. Des hommes rient aux plaisanteries en quechua. Des enfants, babillards comme leurs parents, courent dans tous les sens. Quelle différence avec l'atmosphère du marché de Carro, au Pérou ! Ici, pas de visages de bêtes traquées, pas de regard vide et désespéré, pas de vêtements sales et déchirés. Mais une dignité et une joie de vivre qui semblent devoir être éternelles.

Qui croirait M. Anibal Butiro, anthropologue équatorien, auteur d'un livre sur les Otavaleños (1) : quand il écrit que « leur histoire est faite de sang de peuples et de larmes » ? Avec la venue des Incas, à la fin du quinzième siècle, commencent pour les Otavaleños une période de luttes et de soumission forcée. Comment se défendre contre une nouvelle religion, une nouvelle langue, un centralisme effréné dans l'organisation sociale et l'autorité de chefs locaux, quand l'ennemi est alors à l'appogée de son empire ?

Un demi-siècle plus tard, les Espagnols remplacent les Incas. C'est une nouvelle domination culturelle et l'exploitation, mais c'est aussi le vol des terres encore exploitées collectivement par le système du « hussipongo », un terme quechua pour désigner cette servitude de l'Indien à l'égard du patron tout-puissant. La résistance, on s'en doute, est durement réprimée par les conquistadors.

Lettre morte

L'indépendance en 1822 ne change pas beaucoup de choses pour les Otavaleños. Ils continuent à payer les impôts comme en 1550, à aller en prison pour dettes, même pour celles liées par leurs parents disparus. C'est la proclamation de la République. Les lois destinées à protéger les minorités indiennes restent lettre morte. « Il faut même se convertir au christianisme pour avoir la majorité des Otavaleños.

ÉQUATEUR

Il y a dix heures du matin. Une foule d'Indiens, de métis et de Blancs encombre la place élatante du soleil. Les conversations sont rayées, les ponchos de laine gris, bleus, rouges, les sacs de toile aux motifs incas, les châles brodés, les ceintures de couleurs vives et les vestes aux dessins traditionnels, tout cela fascine.

Installés dans l'arête au milieu de leurs richesses, les vendeurs conversent paisiblement entre eux. Qu'un touriste s'arrête devant les étalages et d'un bond ils sont auprès de lui. « Si, señor, de la pure laine, tissez à la main... » Le client touche, hésite puis demande le prix. Après un marchandage rapide, un se sépare le sourire aux lèvres.

Comme tous les samedis, Otavalo vit à l'honneur son marché. Tous les Otavaleños — c'est le nom de ces Indiens — sont au rendez-vous. Ceux des villages voisins et ceux de la capitale équatarienne, Quito, distante d'une centaine de kilomètres.

Comme d'habitude, l'atmosphère est gaie et sereine. Des groupes de femmes en costume traditionnel : longue jupe bleu uni, fondue sur un jupon de toile blanche, tunique brodée blanche, châle noir autour des épaules, turban du même bleu uni, colliers et bracelets dorés au cou et aux poignets, bavardent près des échafauds où cuir le maitre. Des hommes rient aux plaisanteries en quechua. Des enfants, babillards comme leurs parents, courent dans tous les sens. Quelle différence avec l'atmosphère du marché de Carro, au Pérou ! Ici, pas de visages de bêtes traquées, pas de regard vide et désespéré, pas de vêtements sales et déchirés. Mais une dignité et une joie de vivre qui semblent devoir être éternelles.

Qui croirait M. Anibal Butiro, anthropologue équatorien, auteur d'un livre sur les Otavaleños (1) : quand il écrit que « leur histoire est faite de sang de peuples et de larmes » ? Avec la venue des Incas, à la fin du quinzième siècle, commencent pour les Otavaleños une période de luttes et de soumission forcée. Comment se défendre contre une nouvelle religion, une nouvelle langue, un centralisme effréné dans l'organisation sociale et l'autorité de chefs locaux, quand l'ennemi est alors à l'appogée de son empire ?

Un demi-siècle plus tard, les Espagnols remplacent les Incas. C'est une nouvelle domination culturelle et l'exploitation, mais c'est aussi le vol des terres encore exploitées collectivement par le système du « hussipongo », un terme quechua pour désigner cette servitude de l'Indien à l'égard du patron tout-puissant. La résistance, on s'en doute, est durement réprimée par les conquistadors.

Lettre morte

L'indépendance en 1822 ne change pas beaucoup de choses pour les Otavaleños. Ils continuent à payer les impôts comme en 1550, à aller en prison pour dettes, même pour celles liées par leurs parents disparus. C'est la proclamation de la République. Les lois destinées à protéger les minorités indiennes restent lettre morte. « Il faut même se convertir au christianisme pour avoir la majorité des Otavaleños.

ne manque personne. L'organisation d'autres obligations pour de préparer la « chicha » — boisson fermentée de maïs — et la « mazamorra » — soupe de maïs — et d'acheter quelques bouteilles d'eau-de-vie pour donner à boire et à manger à ceux qui viennent l'aider. Entre elles les « parcialidades » sont aussi solidaires.

Cependant, le jour de la fête de San Juan, les hommes de chaque « entre ellos » se défient mutuellement. Stimulés par l'alcool, ils s'affrontent en combats singuliers. Leurs femmes, derrière eux, pleurent ou rient, selon l'évolution du corps-à-corps. Il arrive qu'en voulant s'interposer à un moment critique elles en viennent elles-mêmes aux mains, imitant les coups par les enfants, quand ils sont là. La mêlée est complète. Dix minutes plus tard, les combattants épuisés se reconvoient autour d'une table, comme si rien ne s'était passé. Cette fois encore, ils auront montré leur courage et leur sens de l'honneur.

Quoi qu'il en soit, les soixante-dix mille Otavaleños forment une communauté soudée face aux Blancs — symboles du pouvoir et des loix — et aux « cholos » — les métis, — coupables de se ranger toujours aux côtés du plus fort.

Prosperes

Par leur sens du commerce, les Otavaleños se sont assurés un avenir prospère. Leur production d'artisanat traditionnel s'est admirablement adaptée à la demande. Tous les Indiens du canton d'Otavalo savent tisser. Les uns tissent pour satisfaire aux besoins de la famille, les autres le font à des fins commerciales. Tandis que les premiers utilisent exclusivement le métier à tisser indien, diversifient peu leur production, et ne teignent pas la laine, les seconds se servent aussi de métiers à tisser indiens et espagnols, produisant toutes sortes de vêtements et d'objets, sont familiers avec les techniques de la teinture. Dans ce cas, ce sont de vraies entreprises familiales où hommes, femmes, jeunes et vieux participent au travail selon leurs capacités.

Pour vendre, les Otavaleños voyagent. Dans le pays mais aussi en Colombie ou au Venezuela. Le gouvernement équatorien lui-même les appelle « les meilleurs représentants de l'Equateur à l'étranger ». Comme en douter lorsqu'on les voit à Cartagène, sur la côte caribbe colombienne, à la sortie d'un grand hôtel, parler en anglais avec des Américains intéressés par leur « exposition » de ponchos et de tissus.

La nouvelle génération d'Otavaleños a grandi dans un climat de grande conscience sociale. Parmi les jeunes, certains choisissent d'aller aux États-Unis ou en Europe pour continuer des études. César est en France depuis trois ans. Il étudie le droit administratif, la gestion d'entreprises, les sciences appliquées.

« Je veux montrer que je suis capable de faire aussi bien que n'importe quel Équatorien. Nous autres, Indiens, nous avons trop longtemps souffert d'un complexe d'infériorité. Il faut que notre génération s'en libère ! »

Ce défi, quelques Otavaleños le lancent de toutes les « parcialidades » participant à l'événement.

La « parcialidad », c'est le noyau social de la communauté. C'est une sorte de grande famille dans laquelle on se connaît et on s'entraide, écrit César, c'est d'abord être fier de l'être. Quand ils en seront tous les Otavaleños de l'étranger comme ceux qui sont restés en Equateur, ils auront gagné la plus grande bataille de leur histoire.

(1) Taiti Imbabura, ville indigène des Andes, La Paz, 1964.

JAPON

L'envers du miracle

Le consensus au sein des entreprises est un des éléments du mythe entretenu autour de la réussite économique japonaise. Un écrivain nippon a recueilli des témoignages qui rendent un son bien différent.

F. GAINSBOURGER et D. NGUYEN DUC LONG

JAPON du consensus social : un mythe est né, celui d'un peuple enthousiasmé au travail, un derrière ses dirigeants, industriels et imaginatifs. Il s'agit d'un discours qui tenait inviolablement, devant des visiteurs admiratifs, les managers japonais sur l'esprit de groupe et de fraternité, l'adhésion des travailleurs aux objectifs de l'entreprise.

Les témoignages de certains travailleurs japonais sur leur vie quotidienne sont tout autres. Kamata Satohi s'attache, depuis plusieurs années, à rendre compte de la réalité ouvrière au Japon. Dans *Toyota, l'usine du désespoir*, traduit en français aux Éditions ouvrières (1976), il avait fait le récit de sa propre expérience comme ouvrière salonière de l'industrie automobile. Depuis lors, il parcourt le monde ouvrier japonais et recueille les fragments d'une histoire ouvrière méconnue, y compris au Japon.

Dans son dernier livre, *Que se passe-t-il aux chantiers navals ?*, paru récemment à Tokyo (1), Kamata Satohi pénètre dans la monde des ouvriers « marginaux », le monde des travailleurs « sous-traitants » et « sous-sous-traitants » — les *mogawari* — qui se jouent, à la journée ou au mois, à des « régisseurs », c'est-à-dire à de véritables marchands d'hommes.

Les travailleurs « marginaux » — le terme est d'usage dans le milieu syndical — représentent environ 15 % de la population active japonaise. Dans l'industrie navale, l'emploi précaire (journaliers, saisonniers, « sous-traitants ») a représenté, dans les années fastes, qu'il est en récession actuelle, jusqu'à deux tiers de l'effectif ouvrier de la branche.

Marginaux dans la production, les trois ouvriers que nous présente Kamata Satohi le sont également dans la société : marginaux de naissance, immigrés ou, comme Kawamoto Hiroshi, le réfugié, par choix, pour fuir le monde oppressant de la grande entreprise.

Il y a, dans ces témoignages, matière à réfléchir sur les ressorts du fameux « consensus ».

Torturé

C'est en août 1969 que Miyake Masaki parvint à se faire embaucher au dock de Sanoyasu. Il avait alors vingt-six ans. Il venait de quitter une place

de vendeur dans un magasin de tissus pour kimono, à Shinjuku. C'était peu avant l'exposition universelle d'Osaka, qui eut lieu en 1970 : les affaires marchaient mal, et son salaire était fonction de la vente. C'est alors qu'il avait décidé de partir pour Osaka. Et, grâce à cette famille dont il avait un jour fait la connaissance, et qui avait des relations avec la société Miyazaki Mokko, il était arrivé à entrer dans la sous-traitance aux chantiers.

Miyake a arrêté les études à la deuxième année d'école primaire. Il habitait dans un village de Coréens, ses camarades de jeux étaient presque tous Coréens. On le prenait lui-même souvent pour un Coréen. Et ce n'est pas facile d'être pris pour un Coréen à l'école, où la plupart des enfants sont japonais.

De tout ce qu'il n'a pas raconté de son enfance, j'ai retenu ce détail : à cette école, il y avait en tout un vacarme à propos de la perte d'un mandat de classe, et, comme par hasard, les soupçons s'étaient portés sur lui. Convoqué à la salle des professeurs, il fut torturé avec des cigarettes allumées, appliquées sur les paumes de la main par sept ou huit enseignants qui l'entouraient pour lui arracher des aveux : on en était venu à le détester, parce qu'il était resté muet comme une carpe pendant son interrogatoire.

Plus tard, l'enfant qui était à l'origine de ce lapsus avoua qu'il avait tout simplement oublié le mandat chez lui en venant ce jour-là, qu'il n'avait pas osé le dire et préféré faire porter la faute à ses camarades.

Le père de Miyake était menuisier charpentier, ce qui, à cette époque, n'était pas un métier à nourrir quatre enfants. En plus, il aidait aux travaux des champs et il distribuait des journaux. Mais les quatre frères et sœurs s'autaient systématiquement les repas du soir. Le père se levait à 4 heures le matin, il rentrait le soir vers 10 heures et il n'avait rien à se mettre sous la dent. Il tomba malade, et il mourut après trois ans de maladie.

Motif : carence alimentaire. Il faisait deux repas par jour : le matin : du « tsukemono » (legumes salés et séchés, de faible valeur nutritive, généralement accompagnés de riz, N.d.T.) et du « misokiru » (soupe de soja fermenté) ; à midi, des déchets de tofu (pâte de soja). Pour dix-huit beures de travail.

Travail de forçat

Dans les débris de Miyake aux chantiers navals, en 1969, l'entreprise Miyazaki Mokko comptait vingt charpentiers, dix apprentis, une dizaine de menuisiers japonais, plus ceux que la société louait à d'autres entreprises des chantiers. Elle était spécialisée dans la fabrication des cales de bois qui soutenaient les bateaux, et dans le carénage. Le travail de Miyake, c'était un travail d'homme à tout faire, manutentionner les matériaux, faire du petit entreprenier.

Au bout de trois ans, on l'affecta au montage des charpentiers des bateaux en bois. Un travail de forçat. Il fallait se camburer dans l'espace, étroit d'à peine un mètre, du fond de la cale, et déplacer des poutres de poids de 150 kilos. A ce travail, presque tous les ouvriers souffraient de lumbago, et ils perdaient leur place dès qu'ils montraient des signes de faiblesse. Et il n'y avait ni allocation maladie, ni allocation chômage, ni pension de retraite.

Miyake a travaillé ainsi tous les jours, aussi bien le dimanche que les jours fériés. Son salaire : 1 700 yens (34 F environ) par jour, auxquels il faut ajouter 300 yens (6 F) d'heures supplémentaires. En tout : 60 000 yens (1 200 F) par mois, ce qui était exceptionnel pour une entreprise où ne travaillaient pratiquement que des Coréens, des « burakumin » (habitants des bidonvilles) et des gens d'Okinawa (2). Miyake m'a raconté qu'il avait connu un Coréen de l'entreprise qui, mais ni chômage, ni salaire, leur lombaire, avait entraîné sa famille dans un suicide collectif.

Le vaurien

Kawamoto Hiroshi est né en 1922 à Pusan en Corée. Il est sorti diplômé d'une école supérieure de commerce, ce qui lui a permis d'entrer à la Banque Industrielle de Corée. Lorsque la guerre est survenue, il a été appelé. Jusqu'à la défaite, il a travaillé dans les travaux publics à la construction d'aéroports. En 1945, il gagna la ville de Yamaguchi, dans la préfecture de Yamaguchi. Là, il reçoit un avis de réquisition pour le mois de charbon de Nagasaki. Il lui travailla au fond, puis il est monté à la surface, comme employé de bureau du chantier. En 1949, il se maria. Il quitta la mine, et débute dans un magasin de gros qui vend des monochromes en papier et des papiers de Shoji (3). Dans le centre de la ville de Ube. Très vite, avec la percée des grandes maisons de commerce et des supermarchés, l'affaire périclita. Il décide alors de partir pour Tokyo avec sa femme.

A Tokyo, un camarade le fait entrer dans une Caisse de crédit. Il y restera deux mois. Il se dit : il y a plutôt la tête à être manœuvre. Et aussi : mais comment arriver à bouffer avec un salaire de manœuvre ? Alors, il roule sa boue. Kawamoto, Kanagasaki, Sanyo. Il est dockeur, ouvrier, homme à tout faire. Partout où il s'arrête, il est embauché comme sous-traitant. Et partout, le travail de sous-traitant est dur. A l'été 76, il finit par échouer à Osaka. Entre-temps, il a divorcé. Il joue beaucoup au ping-pong et il boit du saké. Aux chantiers d'Osaka, il mène la vie d'un *sanko* (vaurien).

Lorsqu'on l'interroge sur sa carrière passée, il dit qu'on ne le jugeait pas comme un infâme débiteur. « Je faisais tout ce que je pouvais, mais je n'étais pas libre », ajoute-t-il. Petit, d'allure distinguée, il est intelligent, cela se voit à sa manière de parler. Mais c'est un inconnu. Il est de genre qui vole de place en place, même s'il a trouvé un travail un peu stable.

Car il a un principe : ne pas faire d'heures supplémentaires. Il est obstiné là-dessus. Il n'admet pas l'idée selon laquelle les heures supplémentaires augmentent le revenu. Il considère que les heures supplémentaires servent surtout à engraisser les capitalistes. C'est une idée qu'il a importée de Corée lorsqu'il a émigré, et qu'il tire des tracts qu'il lisait, adolescent, lorsqu'il vivait chez ses parents en Corée.

Kawamoto est un vaurien dans l'âme. A l'époque de la mine de charbon, comme il y avait beaucoup de départs, et que la direction voulait s'attacher des jeunes, il est arrivé à faire augmenter les salaires. A l'aune de cartons ondules de Tokyo, il a permis qu'un syndicat se crée, ce qui lui a valu d'être mis à la porte. Quand il était manœuvre dans un entrepôt, il a mis en place des pi-

quets de grève contre le travail du dimanche. Journalier à la gare de Kawasaki, il a eu l'idée de former un syndicat des journaliers. Combien de fois a-t-on sollicité son soutien à un candidat au moment des élections municipales ? Mais les multiples trahisons et les compromis de la politique ne le tentent guère. Tout cela arrive plutôt la flamme de la révolte.

L'accident

Yoshida Haruo a été embauché en avril 1975 par l'entreprise Aotoko comme monteur d'échafaudages. Il était venu à Osaka comme journalier. Et puis le directeur d'Aotoko, un ancien ouvrier sous-traitant lui-même, pour lequel il avait travaillé, l'a pris en sympathie. Il est devenu travailleur au mois. Chez Aotoko, les ouvriers « au mois » sont logés par le directeur, tout près de sa maison. Il leur fournit les appartements (studios), leur donne des primes, leur achète *futon* (couvettes) et télévision. L'ouvrier par cette voie parvient à sortir du bidonville. Mais ces frais sont comptabilisés comme des emprunts qui seront déduits du salaire.

A l'entreprise Aotoko, chaque matin, le directeur rassemble les ouvriers devant chez lui, fait sa tournée d'inspection et les emmène en minibus au travail. Lorsqu'un ouvrier manque à l'appel, il va chez lui et le sort du lit. C'est ainsi que le directeur d'Aotoko mène sa petite existence de « régisseur ». Il a une résidence de plusieurs centaines de millions de yens et deux voitures. Dans tout le pays, la majorité des marchands d'hommes mène une vie semblable. Sans aucun apport de capital. Sans un sou d'équipement.

Lorsque je rencontrai Yoshida Haruo, je lui aurais donné une cinquantaine d'années. Mais il est né en 1941. Cette apparence physique, c'est l'expérience de quelques années de travail, depuis l'enfance où il était pêcheur, jusqu'à cet accident qui l'a rendu paralysé de la main droite.

Ce jour-là, il travaillait dans une double cale de bateau. Il chauffait une plaque de métal avec un chalumeau à gaz, puis il l'arrosait d'eau pour fixer la soudure. Le chalumeau à gaz, le bateau était assez proche, et il n'y avait personne pour le remplacer : il lui fallait travailler sans arrêt. La double cale, c'est un endroit où seule une personne peut tenir. En été, il y fait plus de 60 degrés et l'arrosage du métal chaud provoque un bain de vapeur : c'est un véritable sauna. En hiver, le corps est trempé de sueur et le vent souffle par rafales glacées. Et comme hiver, il faut remonter toutes les vingt ou trente minutes pour respirer à l'air libre.

Ce jour-là, il faut achever le travail dans les délais. Un travail qu'un ouvrier stable refuserait. Au-dessus de lui, un vacarme de plus de 100 phonos (environ 100 décibels), une atmosphère de gaz, de vapeurs, de produits toxiques, il a mal à la tête, tout s'embroute. Il lui faut déplacer des crics pesants, les chalumeaux, des tuyaux. On le remonte paralyté de la main droite et de toute la moitié du visage. Licencié, sans un yen d'indemnisation.

Il a fallu sept mois de pétitions, organisées par le syndicat Solbyo du dock de Sanoyasu, pour que sa maladie soit reconnue officiellement comme accident du travail. Mais aujourd'hui encore, il est en procès avec l'entreprise pour être dédommagé de ses frais médicaux. Et c'est un cas rare, car aux chantiers navals il y a une tendance accrue à considérer comme maladie individuelle les maladies des ouvriers et même les blessures professionnelles (4).

(1) Aux Éditions Iwanami Shoten, Tokyo, 1980.
(2) Bien que de nationalité japonaise, les habitants de l'Okinawa, d'origine africainienne, se distinguent des japonais par une peau plus foncée. En pratique, ils font partie de la main d'œuvre immigrée.
(3) Papier opaque des portes et des cloisons des usines à la maison japonaise.
(4) Ce texte, ainsi que d'autres extraits des ouvrages de Kazuo Sasaki composent un livre, traduit du japonais, à paraître aux Éditions Mappes.

REFLETS DU MONDE

BLICK

Mari trempé

« Pour avoir voulu figurer au « Guinness d'or » des records, un Suisse allemand est devenu un mari trempé », raconte BLICK.

Le quotidien suisse écrit : « Après plusieurs tentatives de record mondial à dans différentes disciplines (tour du monde à vélo, rester suspendu à la face nord de l'Everest), Heinrich avait eu l'idée de rester dans sa baignoire pleine plus de douze jours et dix heures, soit plus que le record actuel. » Il a donc les services d'un huissier qui vint s'installer dans l'appartement, mais qui n'entra pas davantage à l'appareil qu'au mari trempé. Lorsque celui-ci, au bout de plusieurs

jours, demanda à sa femme de venir le rejoindre dans sa baignoire, celle-ci se révolta, qualifiant de pervers ce genre d'excursion. Ne pouvant plus tenir, il abandonna sa tentative de record, sortit de la baignoire et s'en fut retrouver son épouse qui découvrit dans le lit conjugal un compagne de l'huissier.

Le trio termine la nuit au poste de police, rapporte BLICK, où Heinrich porta plainte contre l'huissier. « Je comprends ma femme », a-t-il expliqué au commissaire, affirmant avoir été séduit, pour elle, dix nuits sans lui, c'était évidemment « dur à supporter ».

LE SOIR

Tournoi de billes à Liège

Les responsables de l'enseignement communal légicel ont organisé un tournoi de billes, auquel ont participé, dans le centre de Liège des centaines d'écoliers. Rendement exempt de cette manifestation, le quotidien LE SOIR fait remarquer qu'il n'est pas simple pour les champions en soliste de trouver l'indispensable boules de terre battues ou autres jeux.

Notre règlement, déclare l'organisateur, est d'une extrême simplicité : les gagnants, qui sont d'ailleurs des champions, ont le droit de jouer d'un prochain voyage dans la capitale française sans autre formalité que la présentation de leur diplôme.

Le « pot » est garni de vingt-neuf billes à chasser. Nous avons l'intention d'abandonner quelques terrains aux stades, qui devront s'entendre sans arbitre. Mais nous fournirons les billes.

« Nous sommes en contact avec la Ville de Paris, poursuit M. Der Haeghen. Nous souhaitons que les vingt-cinq premiers de notre tournoi aillent affronter leurs amis parisiens, au pied de la tour Eiffel. Nous espérons ainsi à la place du Tarte, pour tout le symbole qu'elle incarne. Hélas, la sol est recouvert de tarmes ; le terrain est plus praticable. » Un prochain voyage dans la capitale française serait naturellement la plus belle récompense pour les vainqueurs.

THE TIMES

Le système « D » de M. Longhurst

Le quotidien londonien indépendant THE TIMES relate une histoire peu édifiante survenue dans le comté de York :

« Le chômeur Stephen Longhurst, âgé de trente-deux ans, divorcé, cette semaine de 27 livres de moins par semaine qu'il n'a pas été mis en prison à temps. Toutes les deux semaines, il comparait devant le tribunal son incrimination d'incendie après avoir découvert comment on pouvait s'enrichir aux frais de la prison. Les magistrats le condamnent toujours à sept jours de prison pour non paiement d'amende ; et, au lieu de quitter la prison, sa peine accomplie, il recevait 27 livres des autorités pénitentiaires (...), comme toute personne n'ayant pas de domicile fixe. Il habitait alors dans un refuge pour clochards et était à

nouveau arrêté une semaine plus tard après avoir pu prouver qu'il n'avait pas de domicile fixe pendant quinze jours. Le permis lui permettait aussi de sortir à temps de prison pour bénéficier de l'allocation de chômage (de 36 francs par semaine). Ainsi, lorsque le président du tribunal lui dit qu'il ne le mettait pas en prison, il lui accordait deux semaines pour régler son amende de 10 livres. M. Longhurst soupire, disant qu'il tenterait d'être soigné.

« Chômage, il révèle la recette : « Le seul moyen pour » que cela marche est de s'enrichir pendant le week-end pour être sorti d'être sorti » le samedi soir suivant. (On ne peut pas dire que ce soit un bon moyen de se faire de l'argent.) »

ООНПРАВАА

Voulez-vous une Volga ?

A en croire la Pravda, pour obtenir rapidement une voiture en U.R.S.S. il suffit de se servir à l'usine. C'est en tout cas le procédé utilisé par un certain Solovov, l'ouvrier qui travaillait à l'usine automobile surveillant la chaîne de montage. Il s'installait au volant d'une Volga, la voiture des fonctionnaires soviétiques, à peine celle-ci était-elle sortie de la chaîne d'assemblage, prétendant qu'il allait l'essayer.

Herald Tribune

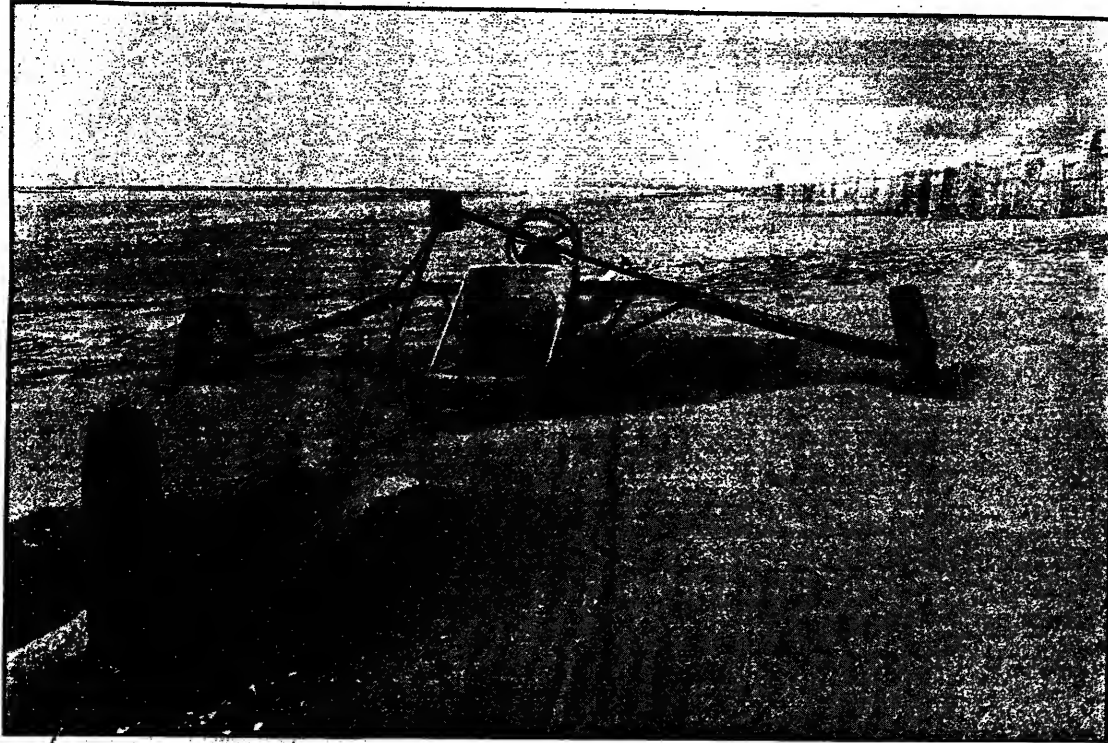
Un docteur « honoris causa » collectif

Le quotidien américain INTERNATIONAL HERALD TRIBUNE rapporte que l'université de Harvard, en France, a nommé docteur « honoris causa » à tout le village de Charente-le-Inférieure en 1944, la ville de Charente-le-Inférieure (aujourd'hui dans une région montagneuse isolée du sud de la France) avaient été

les nazis et le gouvernement de Vichy en cachant deux mille cinq cents juifs, hommes, femmes et enfants — et en fournissant un enseignement « régulier aux enfants cachés ». « L'université a reconnu la sanction de l'expulsion de ces trois mille villageois après la publication en 1979 d'un livre de Philip Haillo à ce sujet.

Anais Nin
Venus Erotica
2 LIVRE POCHÉ

مكتبة جامعة القاهرة



XAVIER TRISTELIN

ENTROPIE

Nicholas Georgescu-Roegen et l'importance de la décroissance

NICHOLAS GEORGESCU-ROEGEN est né en Roumanie en 1906. Il a appris les mathématiques à Bucarest, la statistique à Paris, s'est intéressé à la philosophie à Londres. Haut fonctionnaire dans son pays de 1932 à 1945, il l'a quitté pour enseigner l'économie théorique à Harvard, passe un an à l'université de Strasbourg et est actuellement à l'université Vanderbilt de Nashville. Polyglotte, cosmopolite, multi-disciplinaire, il a une passion : la thermodynamique. Non pas comme beaucoup de chercheurs pour tenter d'assimiler ses lois à celles de l'économie, des sociétés, voire de l'art, mais en tant que discipline à part entière.

Si la formule « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme » reste vraie, l'important c'est le prix de la transformation. Elle ne s'effectue jamais sans pertes, sans déchets, sans entropie. Nicholas Georgescu-Roegen cherche toutes les formes de la dégradation de l'énergie et de la matière. Il étudie toutes les conséquences qu'implique la loi de l'entropie. La thermodynamique introduit un facteur complètement différent, elle nous aide à comprendre les contraintes, les limites de nos modes de vie et leurs conséquences à long terme.

La pensée de N. Georgescu-Roegen n'est pas un phénomène isolé mais se situe bien dans le mouvement actuel d'explosion de la pensée, du rejet de l'égoïsme mécanique et de l'analyse libérale.

« D'où vous est venue cette curiosité pour les thermodynamiques d'énergie au mouvement, de matière en objet, et leurs conséquences ? »

« A force de me poser des questions sur ce que je voyais

Sur tout lorsqu'en Roumanie je me suis occupé des questions agricoles. Parce que, là, la modernisation des méthodes de culture rend quasiment visibles les gaspillages de ressources : énergie, matière.

« Comment s'effectuent les transferts ? L'énergie se présente sous deux états qualitativement différents : l'énergie libre, utilisable sur laquelle l'homme peut exercer une maîtrise, presque complète, et l'énergie liée, inutilisable. Exemple : l'énergie chimique contenue dans un morceau de charbon est libre, nous pouvons la transformer en électricité en travail. Mais l'énergie thermique contenue dans l'eau des mers est de l'énergie liée, les bateaux naviguent à la surface, mais ils ont besoin de carburant.

« Représentez notre morceau de charbon, son énergie chimique ne subit ni diminution ni augmentation. Mais son énergie libre initiale s'est tellement dissipée sous forme de chaleur, de fumée, de cendres qu'on ne peut plus l'utiliser, elle s'est dégradée en énergie liée. L'énergie liée est de l'énergie chimiquement dissipée, alors que l'énergie libre implique une certaine structure ordonnée. C'est pour cela que l'entropie se définit aussi comme une mesure du désordre.

« N'aurait-on pas dans ces recherches de la dissipation de l'énergie trop de subjectivité. N'y a-t-il pas là une attitude anthropométrique ? »

« Bien sûr, comme pour tout mouvement par lequel l'homme cherche à entrer en contact avec la réalité. Évidemment le cas de la thermodynamique est plus saisissant. En effet, c'est bien la distinction économique entre les choses ayant une valeur, et les déchets qui a suggéré la distinction thermodynamique et non

JANINE DELAUNAY

l'inverse. N'oubliez pas qu'elle est née de l'étude de Sadi Carnot sur l'économie des machines à feu.

« Mais je suis toujours très prudent, je ne méfie des analogies. Ce n'est pas le processus économique lui-même qui est en cause. Si un point de vue physique le processus économique ne fait que transformer des ressources naturelles de valeur (basse entropie) en déchets (haute entropie), le vrai produit de l'économie est tout autre. Ce n'est pas un flux matériel de déchets mais un flux immatériel de plaisir de vivre, de confort. Seulement ce flux n'existe qu'autant longtemps qu'il peut se nourrir de basse entropie puisée dans l'environnement. Tout objet présentant une valeur économique — un fruit, une table, un jean — comporte une structure très ordonnée donc une basse entropie. La basse entropie est rare et, tout comme le morceau de charbon, elle ne peut s'utiliser qu'une seule fois.

« C'est irrévocable, irréversible. Le fait de puiser constamment dans les ressources naturelles n'est pas sans incidence sur l'histoire. Et c'est probablement, à long terme, l'élément le plus important de notre destin humain. Déjà, à la fin du dix-neuvième siècle, Rudolf Clausius disait que « l'entropie de l'univers tend vers une maximum ».

rapides, l'espèce humaine et ses technologies épuisent ce qui les nourrit.

« Il y a des gens qui disent qu'on pourra contrecarrer la loi de l'entropie, qu'on trouvera des technologies, etc. C'est un mythe. On ne peut pas faire de la contrebande d'entropie. Vous devez toujours reconstruire l'échafaudage matériel de l'existence. Vous devez toujours alimenter en énergie, en objet, etc.

« Que pensez-vous de l'état stable, de la civilisation éternelle ? »

« Je vous répondrai brutalement que ce n'est qu'un mirage à la mode dans certains milieux. Un état stable ne peut exister que d'une façon approximative et pour une durée limitée. L'impossibilité, pour un macrosystème hors de l'état de chaos, de durer indéfiniment est simplement constatée pour le moment. Peut-être un jour une nouvelle loi de la thermodynamique l'expliquera de la même manière que l'impossibilité du mouvement perpétuel l'a déjà été. Les lois actuelles de la thermodynamique ne suffisent pas à rendre compte de tous les phénomènes non réversibles, notamment les processus vitaux.

« Je suis persuadé pour ma part qu'il faut aller au-delà vers un état de décroissance. La croissance actuelle doit être inversée. Un exemple : je trouve bien vain ceux qui possèdent des ars de victoire parce que nous pouvons extraire des protéines des combustibles fossiles ! La saine raison nous commande de faire l'inverse, c'est-à-dire de transformer la matière végétale en hydrocarbures combustibles. Nous sommes également encore très loin de connaître toutes les possibilités que nous offre la photosynthèse.

« L'inversion ne veut pas dire l'extension de la pauvreté, de la

misère. Pas du tout. C'est au contraire limiter les dégâts de la misère pour les générations à venir. C'est inverser tout le mode de raisonnement, donc de vie, en tenant compte de tous les facteurs que l'on commence à connaître. Et que l'on connaît de mieux en mieux.

« Quand on entrevoit l'incroyable dimension de gaspillage des industries de l'armement — sans parler de paix et de guerre, — simplement la fabrication et le remplacement accéléré des armes, quand on sait que cela détruit très vite toute l'infrastructure énergétique et matérielle qui alimente la vie, que l'on recourrait d'autant la durée de l'espèce humaine, on ne peut fermer les yeux, se croiser les bras. Après nous la fin ! Pas possible.

Les limites

« Reste le plaisir, la joie de vivre, qui, eux, ne brûlent pas la terre par tous les bords.

« Vous avez raison, la loi de l'entropie ne semble pas jouer pour les créations de l'esprit, du cœur, qui n'utilisent que peu ou pas de matière de basse entropie. Cette loi n'est pas aussi terrible qu'il apparaît à première vue. Il faut la connaître, en comprendre les effets. En réalité, elle nous laisse une certaine liberté. Elle nous indique les limites : celles de l'énergie, celles de la matière, qui permettent aux organismes biologiques de compenser la consommation qu'ils en font pour se maintenir en vie (négentropie).

« Les organismes vivants n'obéissent pas aux mêmes lois que les organismes inanimés.

(Lire la suite page X.)

Contrebande

« Vous parlez de fusion ; à supposer que l'on parvienne à maîtriser ce mode d'énergie, il faudrait des réacteurs de la taille de Manhattan. Et quand on imagine un catalyseur grâce auquel l'eau de mer se décomposerait en oxygène et en hydrogène, cela pourrait être une source importante d'énergie. Mais on fait la comparaison avec la petite brasse qui met le feu à une grosse bûche. C'est simpliste et faux. L'entropie de la bûche et de l'oxygène utilisés dans la combustion est plus basse que celle des cendres et de la fumée qui en résultent. Alors que l'entropie de l'eau est plus élevée que celle de l'oxygène et de l'hydrogène après décomposition.

« L'utilisation de l'énergie solaire elle-même n'est pas innocente. Il faut de grands capteurs, donc de la matière puisée dans les mines, dans les stocks, etc. A des rythmes plus ou moins

DISTRIBUTION

Le robot vendeur

Prises de commandes, livraisons, réclamations sans contacts humains. Le robot vendeur de La Redoute manque de chaleur...

RICHARD CLAUVAUD

GARE de l'Est, 17 heures. M. Dupont a terminé sa journée de travail et s'apprête à regagner son domicile dans la banlieue parisienne. En attendant son train, il se dirige vers le couloir de liaisons grandes lignes-banlieue et s'arrête devant une sorte de distributeur automatique dans lequel il introduit sa carte magnétique. Devant lui, un ensemble de boutons métalliques de couleur grise semblable à celles des enseignes de la S.N.C.F. Une flèche lumineuse s'allume sur la case 19, dont la partie s'ouvre. M. Dupont esquive un sourire, le livreur est passé, le chemiste d'été et les pantalons de toile commandés la semaine précédente par téléphone sont là, soigneusement emballés. Il referme la porte

de la consigne, récupère sa carte magnétique et se dirige vers les quais, son colis sous le bras. M. Dupont, qui n'a jamais aimé la cabine des grands magasins, est un passionné d'innovations technologiques. Il a été vite séduit par ce nouveau mode de distribution mis en service récemment par La Redoute, le « point-colis automatique ». Cinq unités fonctionnent déjà en région parisienne, trois à l'emplacement de nœuds de communication (gares S.N.C.F., R.E.R.) et deux dans des grandes centres de banlieue. Le principe est d'implanter ces « points-colis » sur le lieu de passage ou d'habitation des clients. La consigne informatisée de la gare de l'Est comporte vingt-huit cases pour les petits colis et six pour les colis plus volumineux. Sa gestion est assurée par un microprocesseur. Lorsque le client introduit sa carte magnétique dans la machine, il peut recevoir plusieurs types d'informations grâce à des indications lumineuses. Soit : « Vous avez un colis, il se trouve case 19 » ou « Vous avez deux colis, l'un se trouve case 19, l'autre case 20 » — et les cases en question s'ouvrent automatiquement, soit : « Vous n'avez rien pour l'instant ».

Si l'on n'est pas satisfait par l'article qu'il a reçu, le client peut le déposer dans un compartiment « retour » accessible au livreur qui approvisionne le « point-colis ». Il peut également régler son achat en déposant un chèque dans une boîte qui est relevée périodiquement.

Autre service offert, le téléphone. Il suffit de décrocher un combiné logé dans une case pour être en relation avec un bureau de prise de commandes en région parisienne et relié à l'ordinateur central de La Redoute, à Roubaix. Le client peut demander des renseignements ou passer une nouvelle commande, en indiquant son numéro d'identification à Popetratic. Il est immédiatement informé de la disponibilité de l'article et confirme sa commande. Quelques jours après, il peut retirer son colis dans la consigne devant laquelle il passe chaque jour pour rentrer chez lui. Le livreur qui approvisionne le « point-colis » dispose lui aussi

d'un badge magnétique. Lorsqu'il l'introduit dans la machine, celle-ci lui indique les cases libres. Il y dépose les commandes et programme le microprocesseur : numéro de client, numéro de case. Quand M. Dupont vient chercher son paquet, la mémoire du microprocesseur reconnaît son numéro de client et lui indique la case où se trouve la commande.

Jour et nuit

Pour cette société de vente par correspondance, l'information de la distribution est la conséquence logique de l'automatisation du système de gestion des commandes. « La Redoute a fait le choix obligatoire de l'informatique dans les années 60 », déclare Pierre Labourdette, responsable du service « Allô commande » pour la région parisienne. « Sans ce choix, nous aurions beaucoup de mal à gérer les commandes de nos cinq millions de clients actifs chaque année, avec un catalogue qui comprend près de quarante mille références ».

Deux types de structures relèvent à l'ordinateur central de Roubaix ont été mises en place. Les premières, les « rendez-vous catalogue », au nombre d'une soixantaine, sont des locaux ouverts au public et permettent de passer des commandes et de retirer des colis. Les secondes, les bureaux de prise de commandes téléphoniques où travaillent des

téléphonistes-claviers, ne sont pas ouverts au public et servent simplement de liaison entre les clients et l'ordinateur central. Les colis qui ne sont pas retirés directement au « rendez-vous catalogue » sont expédiés par la poste ou livrés par des transporteurs.

C'est à ce stade qu'intervient le « point-colis automatique » : les sociétés de vente par correspondance rencontrent souvent des difficultés pour joindre leurs clients au moment de la livraison, et il n'est pas toujours possible de laisser un colis à un voisin, surtout s'il s'agit d'un paiement contre remboursement. D'autre part, les camionnettes de livraison contribuent à l'encombrement et à la pollution des villes. Le « point-colis » peut donc apporter une solution à ces problèmes puisque les commandes sont regroupées géographiquement, livrées « jour et nuit », ce qui diminue considérablement le nombre de colis non distribués, les risques d'embouteillage et les gaspillages d'énergie.

Reste la question du paiement. Le système actuellement intégré au « point-colis », la boîte à chèques, est encore traditionnel. Mais les développements du transfert électronique de fonds, en particulier les « terminaux points de vente », qui permettent de vérifier que le client est solvable et de valider une opération de paiement en temps réel, laissent présager une modification du système. Si la société de vente par correspondance le souhaite, le débit du compte de M. Dupont pourra se faire au moment où celui-ci vient retirer son colis. Dans quelques années, la carte de paiement à mémoire pourra également être utilisée.

Pour les responsables de La Redoute, l'installation de ces « points-colis » n'est encore qu'une expérience dont rien n'indique qu'elle sera généralisée. « Il faut attendre en ce moment pour tirer les conclusions d'enquêtes effectuées auprès des clients de la société, utilisateurs ou non de ce système », affirme Pierre Labourdette. Point essentiel : l'impact psychologique d'une distribution sans intervention humaine.

Le développement du téléphone comme moyen de commande a commencé vers 1960 et a été assez long à mettre en place. De nombreux clients appelaient pour commander... mais, contrairement, le lendemain, par courrier, ce qui entraînait souvent des erreurs. Aujourd'hui encore, les commandes par téléphone ne représentent que le tiers du volume global, malgré des campagnes publicitaires axées sur l'aspect pratique des télécommunications. De même, des abonnés au téléphone continuent d'écrire ou vont dans les « rendez-vous catalogue » pour faire remplir leurs bons de commande par des employés de La Redoute.

Rapports humains ?

L'impact de la technologie n'est pas en cause, même s'il est plus facile à un M. Dupont, amateur d'innovations et satisfait par le côté ludique de l'utilisation des microprocesseurs, d'apprécier le « point-colis ». Dans une société où tout s'automatise aux dépens des rapports humains, où le petit commerce, propice au dialogue, laisse la place aux hypermarchés, la visite d'un livreur ou le contact avec un vendeur peut revêtir une certaine importance.

Mais que vaut aujourd'hui cet argument face aux problèmes de circulation et d'économies d'énergie ? Toutes les sociétés

qui développent des moyens de consommation économes en énergie ont la faveur des pouvoirs publics, et de la D.G.T. (Direction générale des télécommunications) en particulier. Ce n'est pas un hasard si les sociétés de vente par correspondance, qui doivent sans cesse innover pour se développer, participent à l'expérience Télévisé de Vélizy (1). Bien que cela se fasse lentement, l'utilisation du téléphone se développe dans le secteur de la vente par correspondance. « L'essentiel de l'augmentation du chiffre d'affaires à La Redoute se fait à travers les commandes par téléphone », enregistre Pierre Labourdette. L'évolution des télécommunications permettra à ces sociétés de se développer dans deux secteurs socioprofessionnels : celui des cadres, à travers les expériences du genre Vélizy, celui des ouvriers et personnels sans cesse davantage équipés d'équipement de cette catégorie en lignes téléphoniques, où on est passé de 3,7 % de ménages équipés en 1968 à 37 % en 1978.

L'expérimentation des « points-colis », qui préfigure un nouveau mode de consommation basé sur l'utilisation des microprocesseurs, suscite quelques interrogations. Limiter la pollution et l'encombrement des villes est une chose nécessaire, mais n'existe-t-il pas d'autres solutions que de pousser les individus à accomplir leurs seules aventures d'activités à partir de leur domicile ou sur le trajet vers leur lieu de travail, au détriment des rapports humains ? Une politique de l'aménagement de l'espace qui intègre une réflexion sur les modes de consommation de masse permettrait peut-être d'envisager d'autres innovations qui, à l'inverse de la distribution automatisée, créeraient des emplois.

(1) Le Monde du 27 septembre 1980.

Nicholas
Georgescu-
Roegen

(Suite de la page IX.)

Evident ? Pourtant pour avoir écrit cela, Erwin Schrödinger, reprenant les intuitions de Bergson, a été accusé de mysticisme, traité d'obscurantiste. Il n'y a pas très longtemps, une vingtaine d'années.

Difficile d'aller vers une décroissance ? — Parce que nous connaissons encore mal le processus, et parce que ces embryons de connaissance ne sont répandus ni dans les écoles ni et encore moins dans les ministères et chez les gouvernants. Alors la vie sur terre est plutôt pour maintenir un équilibre entre Etats. Et à l'intérieur des Etats, pour ne pas trop choquer, on ne tient compte que des générations présentes. Et même pas de l'avenir des plus jeunes, et bien sûr absolument pas des générations futures. ■

■ Nicholas Georgescu-Roegen est l'auteur, entre autres, de *The Entropy Law and the Economic Process* (Harvard University Press, 1971) et *Energy and Economic Myths: Institutional and Analytical Essays* (Harvard University Press, 1976). Deux traductions en français : *Issues and Problems* sous le titre *La Science économique : ses problèmes et ses difficultés* (Dunod 1970) et *Demands for Resources*, recueilli d'articles (Pierre-Marcel Favre, 1980), préfacés par les Rums et Jacques Grivelard. Son dernier livre, *Biocconomics*, est paru aux Princeton University Press.



ANNIE BATILLE

REPÈRES

Gout du risque : facteur de longévité

La « stress » rend vulnérable aux maladies, et en particulier aux accidents cardiaques, répètent-ils à l'envi. Oui, mais, malgré le risque accru, le malade n'est pas inévitable, et beaucoup de gens résistent au stress. A l'université de Chicago, des chercheurs se sont penchés sur cette résistance, et ont effectué une étude longitudinale de cas pendant deux ans. Selon eux, les gens qui résistent le mieux au stress ont des attitudes spécifiques vis-à-vis de l'existence : ils ont le goût du risque (ils considèrent que le changement est un défi à relever plutôt qu'une menace), le goût de l'engagement (compris dans le sens contraire de l'aliénation), la maîtrise (ou le contrôle de l'environnement) — bref, le sentiment d'avoir le contrôle de leur propre vie. (Psychologie, 2, rue du Roule, 75001 Paris. Tél. : 233-89-62.)

Des plastiques de pétrole

M. Peter King, directeur des activités technologiques de la division agricole d'Imperial Chemical Industries (ICI), a déclaré au second congrès européen de biotechnologie d'Eastbourne (dans le sud de l'Angleterre) qu'un plastique, le polyhydronoxylène ou PHB, avait été obtenu à partir d'une bactérie que l'on trouve dans le sol. Cette bactérie transforme le PHB comme source d'énergie et l'ICI aurait été le premier à en réaliser l'extraction sous une forme pure.

Le nouveau procédé biotechnologique décrit en est encore à la phase de production en laboratoire, mais ICI produit néanmoins 10 kilogrammes de PHB par semaine et a déjà utilisé ce matériau pour fabriquer des « tasses »

de golf et des broléques de porte-câble. Cette découverte ouvre la porte à long terme, à l'utilisation de la biotechnologie pour remplacer le pétrole dans la fabrication des plastiques, textiles synthétiques et autres produits. (Actu-ités industrielles de Grande-Bretagne, — 35, rue de Faidherb-Saint-Hovard, 75008 Paris. Tél. : 288-91-42.)

Mini-TV

Sinclair Research Limited (Grande-Bretagne) devrait commercialiser dès 1982 un porte de télévision de la taille d'une boîte de sardines. La nouveauté tient surtout à l'écran lui-même qui est ultra plat et dans lequel l'image est produite sur le côté, dans l'épaisseur même de l'écran. La prix sera en l'ordre de 125 dollars, soit environ 880 F.

Vers juillet 1981, devraient également apparaître les premiers écrans plats utilisant la technologie de « fluorescence sous vide » de SE Electronics Corp. (Japon). Récemment Hitachi et Toshiba ont exposé des télévisions miniatures dont l'écran repose sur la technologie des cristaux liquides (comme pour les montres). Dimensions : 20 x 8 cm et moins de 3 cm d'épaisseur. (Prospective hebdo, B.P. 238-18, 75765 Paris Cedex 18. Tél. : 800-62-30.)

BOITES A OUTILS

Approche du mouvement associatif

On parle beaucoup des associations comme facteur de changement social et politique. Une petite étude (26 pages) sur leur passé et les expériences actuellement en cours, destinée à mieux cerner leur avenir et l'enjeu qu'elles représentent, est publiée dans le bulletin trimestriel d'histoire du temps présent.

Après avoir analysé les grandes disciplines qui se sont intéressées aux associations et comment leur production est répartie dans le temps, l'association est prise comme entité et étudiée à travers son écrit, son fonctionnement, ses domaines privilégiés, ses rapports avec le système politico-administratif. Une bibliographie très complète est proposée. (Institut d'histoire du temps présent, C.N.R.S., 80 bis, rue Lecourbe, 75015 Paris, téléphone : 783-28-18.)

BLOC-NOTES

■ PRODUCTION AUTOMATISÉE. — La production automatisée est l'un des thèmes principaux de développement des pays industrialisés. En France, elle figure parmi les grands axes du VII^e Plan. L'Adape, Agence nationale pour le développement de la production automatisée, organise, sous le patronage du ministère de l'Industrie, trois journées scientifiques et techniques sur le sujet les 3, 4 et 5 juin 1981. A Toulouse, dans le cadre de grandes écoles d'ingénieurs forment des spécialistes dans les domaines concernés, avec le concours de laboratoires de recherches y travaillent et des industries de pointe déjà utilisatrices. Les perspectives de la production automatisée pour les P.M.I. constitueront une part importante des préoccupations des journées. (Adape : B.P. 64, 92123 MONTROUGE — Tél. : 857-12-70.)

Une nouvelle règle du jeu social

Les conclusions du colloque de la DAP (Association pour le développement des associations de progrès), en janvier dernier, viennent d'être publiées sous le titre : « Pour une nouvelle règle du jeu social ».

La DAP, sous la présidence de F. Bédaride, œuvre depuis six ans à l'élaboration de nouvelles dispositions de l'Etat et des collectivités publiques en faveur des associations. Sa mission de sensibilisation achevée, la DAP tire les conclusions de son expérience, de ses initiatives, de ses démarches, et formule des propositions concrètes pour la mise en œuvre du soutien financier pour la mise à jour des projets et des pactes sociaux ; pour clarifier les relations avec les pouvoirs publics ; pour améliorer les relations internes au sein des associations ; pour rassembler le mouvement associatif. (DAP, 9, rue de Vauvilliers, 75001 Paris, tél. 506-88-48.)

« Forum mondial de la santé »

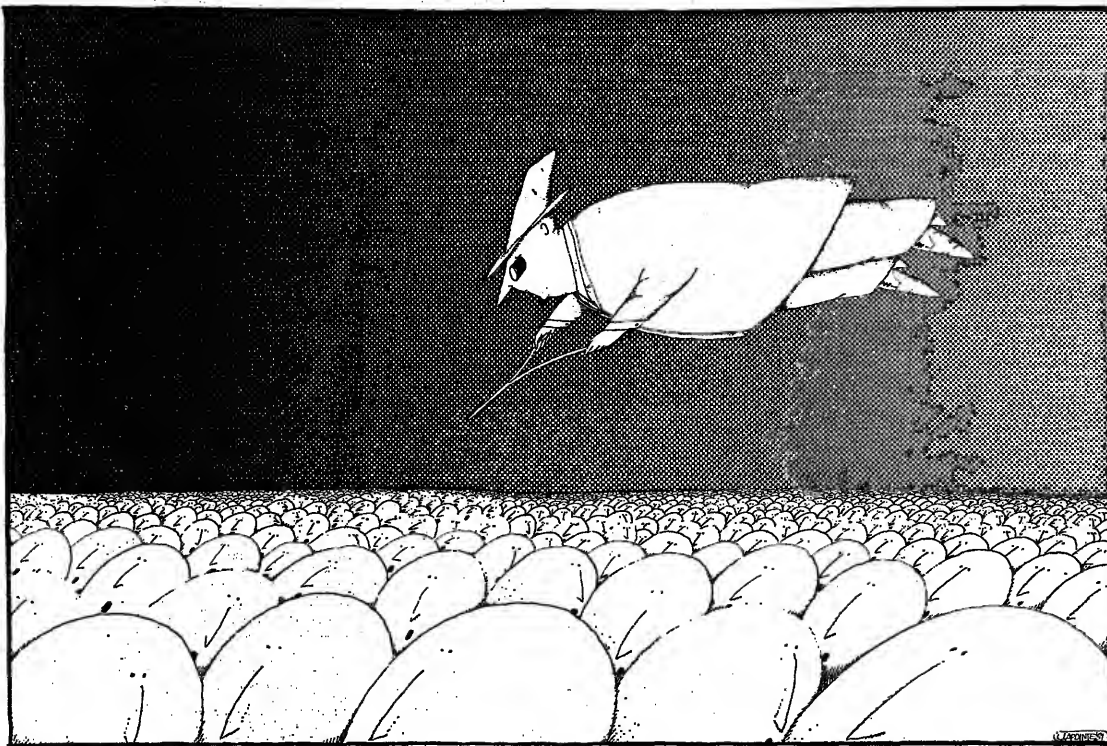
Forum mondial de la santé est une nouvelle revue de l'O.M.S. (Organisation mondiale de la santé) à parution bimestrielle. Edité en anglais, arabe, chinois, espagnol, français et russe, cette revue présente l'originalité de constituer une tribune ouverte à toute personne participant activement au processus de développement sanitaire dans le monde. Le premier sujet traité de cette manière est le paludisme, avec un titre évocateur : « De l'euphorie à l'anarchie » (20, avenue Appia, 1211 Genève 27, Suisse).

BIOLOGIE
LES ORIGINES DE LA VIE
dans le numéro de juin
SCIENCE & VIE

MEDICINE SPORTIVE
L'ATOUT DES GAUCHERS
dans le numéro de juin
SCIENCE & VIE

GÉOLOGIE
MINES : UN ELDORADO FRANÇAIS ?
dans le numéro de juin
SCIENCE & VIE

503/000/0000



CLAUDE LAPOINTE

REVUE

Jean Piel et ses « pierres rares »

Directeur de la revue *Critique* depuis près de vingt ans, Jean Piel est un des grands « découvreurs » d'idées de notre époque.

CHRISTIAN DELACAMPAGNE

PERSONNAGE hors du commun, Jean Piel s'est toujours tenu à l'écart de la publicité, pourtant le rôle qu'il a joué dans la vie intellectuelle française est loin d'être négligeable puisque c'est lui qui, depuis près de vingt ans, préside aux destinées d'une des prestigieuses de nos revues : *Critique*, fondée en 1946 par Georges Bataille, ainsi qu'à celles d'une importante collection d'essais placée sous le même label et publiée, elle aussi, aux Éditions de Minuit.

Aventureuse et passionnée, la vie de Jean Piel reflète bien l'incertitude de notre époque, ses ambitions et ses tourments.

« Parlons d'abord de votre parcours personnel. Avant de diriger une revue et de publier des livres, vous avez exercé toutes sortes de métiers... »

« J'ai commencé, par suite d'une licence de philo, puis, en autodidacte, un peu d'économie politique. Puis je me suis dit : il y a une chose capitale, tu ne seras pas universitaire. Pas question d'être prof ! J'ai donc vécu en étudiant familial, je donnais des leçons de français aux riches étrangers dans les grands hôtels. Ensuite, j'ai commencé à regarder les petites annonces, j'avais envie d'écrire, je me suis tourné vers le journalisme. De 1928 à 1939, j'ai travaillé pour des journaux économiques ; j'y ai appris le métier à fond. Là-dessus survint la guerre — puis la captivité, pendant un an.

« Pendant ces années d'attente, vous intéressiez-vous déjà à la littérature ? »

« J'avais une double vie complète : dans la journée, je travaillais pour gagner mon pain ; mais le soir, après avoir quitté mon

bureau, je me dirigeais vers les cafés de la rive gauche où je retrouvais ceux qui étaient déjà les post-surréalistes : Quennot, Limbour, Loris, Vitrac, Bataille, Prévert... C'était Quennot, que j'avais connu au lycée du Havre, qui m'avait introduit. Nous avions alors une camaraderie très étroite. Quant à Limbour, j'avais une admiration énorme pour lui (1). Prévert, je n'ai pas besoin de vous en parler : il était éblouissant. J'éprouve toujours une sorte de reconnaissance pour les gens qui m'ont amené ; et Prévert exerçait une telle fascination que l'on faisait le queue pour le voir dans les cafés où il se trouvait... »

« VII-argent »

« Et Bataille ? A l'époque, il était encore peu connu... »

« Ce qui m'a immédiatement fasciné, chez Bataille, ce sont les contrastes : l'homme était à la fois passionné et retenu, timide et provocant, ardent et généreux, toujours attentif aux autres et en même temps conscient de son génie. Il avait un aspect pesant, terrien, avare, Limbour l'appelait « vir-argent » — par antiphrase... En fait, il n'avait qu'une ambition : se faire publier ; mais il y parvenait difficilement. Alors il créait des revues dans lesquelles il rassemblait les gens qui lui ressemblaient, ceux qui constituaient l'avant-garde de l'époque. C'est ainsi que naquirent *Documents*, puis *L'Asphalte*, illustré par Masson. Il participa aussi à *la Critique sociale*, à laquelle il donna « la notion de dépense ». Mais Bataille était souvent malade : son état s'ag-

grava pendant la guerre et il dut prendre congé de la Bibliothèque nationale pour s'installer à Vézelay.

« A votre retour de captivité, vous avez décidé d'abandonner le journalisme... »

« Je ne voulais pas écrire dans les journaux de l'époque. J'ai trouvé un travail au ministère des Finances puis, dans la zone sud, un poste à Nice, où je m'occupais de problèmes de ravitaillement. A la Libération, le commissaire de la République nommé à Marseille cherchait un collaborateur : il passa par Nice et m'emmena avec lui. Je me retrouvai du jour au lendemain adjoint du secrétaire général pour les affaires économiques. Commence alors une partie de ma vie qui est la partie administrative, et qui m'a permis de connaître assez rapidement la haute fonction publique. Quelques mois plus tard, je suis nommé à Poitiers. Je suis parmi les premiers à entrer dans *la Rochelle* — dernière poche allemande — le jour de la Libération de cette ville. Ensuite, je dois m'occuper de la reconstruction et du rétablissement des voies de communication, tandis que je m'intéressais aux problèmes agricoles, si importants dans cette région. C'est aussi le moment où je reprends contact avec mes amis parisiens. Bientôt, mon beau-frère, le peintre André Masson, vient se réfugier chez moi. D'autres artistes nous rendent visite : Limbour, bien sûr,

dont je cherche à faire le noyau d'une équipe nouvelle. Mon premier conseil de rédaction comprend ainsi Michel Foucault — dont j'avais beaucoup admiré *Histoire de la folie* — Roland Barthes — qui venait de publier *Le Degré zéro de l'écriture* — et Michel Deguy, auteur des *Poèmes de la persécution*. La diffusion de *Critique* augmente aussitôt et la revue trouve peu à peu son équilibre financier.

« Vous en profitez pour lancer, toujours sous le label « Critique », une collection d'essais... »

« Cette collection, personne ne la croyait viable. J'ai quand même publié cinquante-cinq volumes en treize ans, dont plus de la moitié ont été très remarqués, et dont quelques-uns ont été des best-sellers. Je voudrais souligner aussi à quel point chacun des numéros spéciaux de la revue — j'en ai fait deux ou trois par an depuis dix ans — constitue, à lui seul, une sorte de livre collectif. Et chacun de ces livres a été consacré à des thèmes qui correspondaient, selon moi, au fond des préoccupations de notre époque. Cela doit compter dans le bilan de *Critique*.

« Pendant toutes ces années, vous n'avez cessé de renouveler votre équipe de conseillers... »

« Oui, au fur et à mesure que certains des premiers venus couraient au Collège de France ; il le fallait bien... Moi, en revanche, j'ai renoué depuis 1972 à toute autre occupation afin de me consacrer entièrement à la revue.

Artisanat

« Avez-vous jamais eu des exclusives — contre tel ou tel auteur, par exemple, ou bien contre telle ou telle tendance philosophique ? »

« Jamais. Mon propos était, tout simplement, de donner la

parole à des hommes jeunes, qui me paraissaient susceptibles d'apporter les germes d'idées nouvelles. Je crois que je suis tombé généralement assez juste. Je me suis toujours efforcé de repérer, dans la masse de ce qui paraissait, la « pierre rare ». Le travail d'un directeur de revue est un artisanat, en quelque sorte. Il s'agit de construire, par tâtonnements successifs, un sujet capable d'avoir une certaine résonance dans l'opinion. Mon but était de créer un fonds : il me semblait qu'une des fonctions de la revue était de donner une image de la profondeur de notre époque — non pas de son aspect extérieur, mais de ses véritables racines, de ses fondements durables.

« Il y a pourtant des courants que vous ne favorisez guère : la psychanalyse, par exemple. Nombre d'auteurs que vous publiez, tant dans la revue que dans la collection, lui sont assez hostiles... »

« Au contraire, je me suis énormément intéressé à la psychanalyse. Mais j'essaye aussi de la regarder du dehors, afin d'être plus objectif. Ce qui est sûr, c'est que la psychanalyse en tant qu'institution est, aujourd'hui, en pleine décadence ; je doute que l'on arrive à recueillir les morceaux. Il est vrai que la plupart des institutions sont aujourd'hui en décadence. Il s'empêche que les gens aient sans doute longtemps besoin du diable.

« Et la philosophie ? Vous lui avez consacré accordé une grande place... »

« Je crois que tout passe par la philosophie, que la philosophie est vraiment quelque chose de central. Dans mes numéros spéciaux, par exemple, j'ai voulu faire des synthèses, et que chaque synthèse soit une figure de l'époque.

(Lire la suite page XIV.)

(1) En 1976, Jean Piel a consacré un numéro spécial de *Critique* (n° 331-332) à l'œuvre de Georges Limbour.

POLITIQUE

Un miroir déformant

La vision — un peu mythifiée — que beaucoup d'Italiens ont de la politique française renvoie aux insuffisances de leur propre système. Dans les périodes de crise interne, la tentation est forte de changer de république et d'« essayer la sauce française ».

FERDINANDO SCIANNA (*)

Ce n'est pas un hasard si, en Italie, les analyses de la situation et du système politique français, ainsi que les comparaisons entre les deux pays se multiplient dans les moments de crise. « La République est finie », affirment bon nombre d'observateurs et d'hommes politiques, il faut changer la Constitution et proclamer la II^e République. Le simple fait de compter les républiques montre bien que la France sert de référence. Toutes les propositions de changement constitutionnel renvoient, d'une façon ou d'une autre, au modèle de la V^e République : élection du président au suffrage universel direct, réforme du système électoral, actuellement de type proportionnel. Il y a quelques années, on prêtait ce genre d'intentions à la droite démocrate-chrétienne. M. Fanfani y aurait vu un bon moyen de bloquer la marche de la gauche — et notamment du P.C.I. — vers le pouvoir. Aujourd'hui, on trouve des personnages importants de la gauche socialiste pour proposer d'« essayer la sauce française », voire quelque philosophe communiste sentant le fagot comme Salvatore Sechi...

Ce qui fait du système français un modèle, c'est sa stabilité. En Italie, cette vertu tient du mythe. A Rome, le « gouvernement », qu'on confond souvent avec la stabilité, est, depuis deux ans environ, le thème politique domi-

nant. Rien ne sert de faire observer que nulle part en Europe le même personnel politique n'occupe le pouvoir aussi stablement que, depuis plus de trente ans, la démocratie chrétienne en Italie. Ce qui a fait le charme irrésistible de la France du septennat gaillardien, par exemple, c'est qu'elle n'a connu qu'un seul changement de premier ministre. Chacun projette ses rêves sur le système constitutionnel français. Ainsi les socialistes envient-ils François Mitterrand, dont le parti, en quelques années, est parvenu à dépasser, en nombre de voix, le P.C.F. D'autant plus que le P.C.I. est arrivé à conquérir plus de 30 % du corps électoral.

Dans le discours politique actuel, le mythe de la France n'existe pas qu'à propos du fonctionnement des institutions. Au vu de l'Etat en Italie, au manque d'efficacité, de compétence et d'homogénéité des hauts fonctionnaires et des politiques, on oppose la solidité de l'Etat français. Les informations en provenance de Paris sur les scandales, grands et petits, ne seraient-elles pas une conviction bien enracinée. Dans ce domaine, le chauvinisme des Italiens est des plus éhontés : « Personne ne peut nous battre sur le chapitre de la corruption », disent-ils. L'autosatisfaction quant aux mérites de la classe dirigeante italienne fait désespérer de l'efficacité institutionnelle de la « sauce française ». Le philosophe Norberto Bobbio déclarait

récentement : « Nous pouvons faire toutes les réformes constitutionnelles et électorales, que nous voulons, mais nous n'arriverons pas à changer le cerveau des individus. La classe politique italienne est médiocre, égoïste, incapable. » A entendre les communistes reprendre le ton incendiaire d'un parti d'opposition, M. Giolitti, qui est socialiste, éprouve de l'humour. « Il veut quoi ? » se demande-t-il. En Italie, nous n'avons pas de grand homme à aller chercher à l'étranger. Benito Mussolini. Notre temps est en quête de pères et les nostalgiques ne manquent pas ; mais, pour le moment, du moins, les Italiens inquiets d'un éventuel retour au fascisme restent, et de loin, les plus nombreux. Raison de plus pour admirer la France, « pays de la liberté », terre d'asile pour tant d'antifascistes italiens, qui a pu se permettre de voter les pleins pouvoirs à un général, sans connaître, pour autant, la dictature.

Efficacité

On voit donc se dégrader, de façon assez précise, une certaine image de la France, pays stable où l'Etat est solide et efficace ; la politique arrête les terroristes, les trains arrivent à l'heure. La classe dirigeante est honnête et capable : l'Université a pu traverser une période sombre, les grandes écoles étaient là pour continuer à former les cadres de la nation. La bourgeoisie a une conscience réelle, la culture a une tradition de laïcité prestigieuse : que des chrétiens de gauche aient pu créer un grand journal laïque comme le Monde force l'admiration. Parce qu'il est à la fois monarchique et républicain, ce pays peut faire confiance sans bouder le destin, sans voir l'essentiel de la démocratie menacé. La France, à travers son réseau d'institutions solides irriguant la société, apparaît comme une unité, que institution, d'esprit centriste, gauchiste, jacobine, réussie. Sur une pareille image, qu'elle relève du mythe ou de la réalité, la classe des périphériques, des dialectes, des combines et de la débrouille

ne peut que se projeter. C'est pourquoi il n'est pas rare qu'italianistes enthousiastes et francophiles fantasques se heurtent durement, chacun exaltant dans la réalité de l'autre la représentation inversée de ce qui l'irrite dans la sienne.

Mais le grand mérite qu'on attribue à la France et qui est à la base de tous les autres, c'est le fait d'avoir une personnalité historique et politique. La France est un pays indépendant. Elle s'est même permis de sortir de l'OTAN. L'Italie, au contraire, se sent comme obligée de naviguer entre plusieurs dépendances : objet et non pas sujet de l'histoire. En février 1978, quand M. Carter vint à Paris, à la veille des élections législatives, il y eut des polémiques. L'envoyé spécial de la Stampa, Vittorio Gorrisio, pouvait écrire : « En France, ce n'est pas comme en Italie. Les choses se passent différemment, en ce sens que l'Italie ou le soupçon que puisse se manifester quelque ingérence américaine dans la politique intérieure suscite des protestations non seulement à gauche, mais également à droite, et aussi vives dans un camp que dans l'autre ».

Ce n'est pas pour rien qu'en Italie, on vante beaucoup, et le P.C.I. à l'égard de Moscou, pour l'opposer, une fois n'est pas coutume, à l'étroite dépendance manifestée par l'homologue fran-

çais. Bien sûr, la fréquente mythification de l'image de la France dans le discours politique italien laisse souvent entrevoir un revers. Il y a des choses qui irritent : la prétention à imposer une doctrine franco-allemande en Europe ou la pratique de la loi du plus fort en matière de politique agricole au sein du Marché commun ; ou bien encore l'attachement à une « grandeur » qui désormais appartient au passé. On se console en se disant qu'on est « plus humains qu'eux, plus souples et moins arrogants ». Mais, au fond, l'image que les Italiens se font de la France, c'est leur propre image telle que chez nous, comme dans son image déformante, la réalité du voisin.

(*) Journaliste.

HISTOIRE

Les deux images

La France du Roi-Soleil et de l'Etat jacobin ou celle des Lumières et de la Révolution : la tension entre ces deux images contrastées a dominé les relations entre les deux pays et fortement influencé la politique intérieure italienne.

FURIO DIAZ (*)

L'histoire n'est pas aisée d'établir l'opinion moyenne des Italiens à l'égard de la France, tout au long d'une histoire qui s'étend du Moyen Age à nos jours. Pour bien des raisons, l'Italie a longtemps été divisée politiquement. Les élites expriment un point de vue qui leur est propre, et l'opinion du peuple a souvent été purgée de sa mesure. « Avec la France on avec l'Espagne, pourvu qu'on mange » se suffisait à définir un avis général. Il est douloureux, enfin, qu'on puisse parler, pour toutes les époques, d'une même image de la France en Italie.

An Moyen Age, la lutte des communes contre l'empereur d'Allemagne a très certainement incité une majorité d'esprits à regarder vers la France, en partie sous l'influence de l'Eglise. Et au quatorzième siècle, quand Pétrarque souhaitait voir « le pouvoir aux mains d'un seul », s'il ne mettait fin aux luttes fratricides entre Italiens, on peut penser qu'il n'est pas insensé au modèle fourni par la dynastie française. De même, Boccaccio se plaît à évoquer les personnages de ses nouvelles de l'autre côté des Alpes, pour y apprendre les affaires et le savoir-vivre. Mais à l'époque des communes et des seigneuries, la situation n'est pas si simple pour qu'en Italie l'attention se fixe sur un pays qui, à travers des hauts et des bas, et même

(*) Professeur à l'Ecole normale supérieure de Pisa.

dans le chaos de la guerre de Cent Ans, connaît un processus d'unification nationale. Il faut attendre la pensée politique de la Renaissance.

Machiavel, Guichardin, Francesco Vettori, s'interrogent sur l'Etat et sur une réalité historique immédiate, qui, dans la conscience de nombre de contemporains, a signifié pour l'Italie déjà divisée la perte dramatique de son indépendance. La France, dans cette affaire, a joué un rôle de premier plan : aux yeux des Italiens, elle devient alors l'image d'une réalité politique différente de la leur et plus heureuse. La France de Machiavel est riche, vaste, dotée « des meilleures troupes à cheval qui se puissent trouver », alors que les Français aient aussi leurs défauts : « Plus pingres qu'ovis » (...), tous humbles dans la mauvaise fortune, ils deviennent insolents dans la bonne... Du royaume de France, Guichardin dit la « puissance », qui, allée à la « promptitude de cette nation à se jeter dans de nouvelles entreprises », scande l'effroi parmi les Etats italiens. Pourtant, le roi, même dans les moments les plus graves de la guerre en Italie, passait « le pluspart de son temps en distraction et en vains plaisirs ».

Pendant toute la première moitié du seizième siècle en Italie, quand on dit « le roi », sans autre précision, on entend le roi de France, le Roi Très Chrétien. L'image de la cour avec sa vie raffinée et galante, ses fêtes et ses audaces, le mécène et l'« es-

MIGRATIONS

La seconde patrie des Piémontais

La France a longtemps été un pays d'accueil pour les paysans italiens, et en particulier piémontais, qui venaient y chercher le pain et le progrès. Le sociologue Nuto Revelli a écouté les derniers témoins de cette migration, souvent clandestine.

NUTO REVELLI (*)

DANS les années qui précèdent la première guerre mondiale, le flux migratoire vers le continent américain était important. Mais le grand pôle d'attraction c'était la France. Les statistiques officielles de l'époque ne sont pas dignes de foi, car elles ignorent le phénomène considérable de l'émigration clandestine en France. Pour nos montagnards, la frontière des Alpes était comme invisible, les passants les menaient et arrivaient dans un pays hospitalier où il était possible de trouver du travail, où le problème de la langue était simple à résoudre, où, en travaillant dur, ils parvenaient à gagner un peu d'argent. « Si on voulait voir comment étaient faits les sous, on devait aller en France », disent les témoins de

cette époque. « La France, c'était notre Amérique ». Pratiquement, toutes les familles de nos vallées avaient au moins un membre implanté en France ou qui émigrerait comme saisonnier. Nice, Toulon, Marseille, Paris, étaient les principaux pôles d'attraction. Ceux qui avaient un métier à leur arrivée en France gagnaient davantage, et ils pouvaient finir par faire fortune. Mais la masse de nos émigrants était faite de paysans, qui acceptaient les travaux les plus humbles dans les campagnes, à la mine, dans l'industrie. Vivre un hiver en France comme saisonnier voulait dire mettre de côté au moins l'équivalent d'une vache. Et ce n'était pas rien pour des gens qui, en Piémont, pouvaient s'être retrouvés sans un morceau de pain à se mettre sous la dent. Les femmes aussi émigraient. Dans la région de Nice, dans les

environs de Hyères, elles faisaient la récolte des fruits, des fleurs, des olives. Elles travaillaient aux vignes, chez les maraîchers et les horticulteurs. C'est elles qui confisquaient les bouquets de violettes pour les dames de Paris. Un certain nombre d'entre elles, qui s'étaient installées comme des privilégiées, travaillaient en qualité de « naris » ou de bonnes d'enfant dans les familles riches de Nice et de Marseille.

Les enfants aussi émigraient. Au marché de Barcelonnette, dans la haute vallée de l'Ubaye, plusieurs centaines de petits bergers et de petites bergères attendaient, prêts à se louer. La première guerre mondiale interrompit cet énorme flux migratoire qui reprendrait aussitôt après.

A son tour, le fascisme coupa la route et les sentiers de l'émigration. Mais il obtint un résultat opposé à celui qu'il s'était fixé : l'émigration clandestine vers la France continua malgré tout et, au lieu d'être saisonnière, devint définitive.

« Ça partait... »

J'ai rencontré mes témoins dans les vallées proches de la frontière française et dans les hautes Langhe, qui sont des zones d'une grande pauvreté. Dans ce chaos de voies, la guerre et l'émigration sont les thèmes dominants. Mais, alors que la guerre est le grand choc qui a marqué pour toujours l'émigration, c'est une page de leur existence dont ils sont fiers, qu'ils ne reviennent pas dans la souffrance. Page de vie et non de mort.

« On n'était pas un homme (ou une femme) si on n'allait pas en France. Ah ! ça non ! On

valait rien du tout si on n'allait pas en France. Les petites brèves comme les grosses, hommes, femmes, enfants, ça partait. Nous, on habitait sur la plus haute colline de Roccaparsa, et tous les autans, après la récolte des châtaignes, ceux qu'on allait en France on les voyait passer : ils montaient de Bernezzo, à la queue les uns ; beaucoup n'avaient pas encore de valise ; avec quelques rippes dans un sac, ils s'en allaient en France trouver de quoi manger un peu ».

« Quand il nuit est venue, j'ai pris le sac en cachette avec ma chemise et mon pantalon, et allés ! Nous étions quatre : on avait onze-douze ans. On est allé à Nice. On s'est présenté à la Giupiera, près de la place d'Armes, une fabrique qui faisait aussi les bombes en plâtre pour le carnaval. Le lendemain, on était déjà là à casser des pierres. Je gagnais 3 litres et 7 sous par jour. » « Le 20 avril à Barcelonnette, il y avait la foire. Sur la place, il y avait le marché aux bœufs ; on était plus de trois cents enfants, garçons et filles, pour le loup. Je me suis levé pour six mois près de Larches. Cent litres de pain plus une paire de chaussures. La deuxième année, je me suis levé à La Roche-des-Avants, près de Gap. Trois cents litres à garder une trentaine de moutons. Et puis je me suis marié, et, en 1925, je suis retourné en France, à Hyères, travailler aux vignes. Je gagnais 10 litres par jour, et ma femme 5 ; on travaillait même la nuit au clair de lune, parce qu'on voulait mettre de l'argent de côté. Avec l'argent qu'on avait mis de côté, on a pu acheter une petite ferme

dans les environs de Coni, et on est arrivé à faire faire des études d'architecture à notre fille ».

« Une des mes sœurs, Cichina, était devenue la directrice de cette grosse filature, et elle donnait la préférence aux ouvrières de Peveragno. Des femmes de Peveragno, qui sont arrivées à Marseille grâce à Cichina, il y en a plus de cent ; beaucoup se sont mariées, et ça leur a réussi. La France de ce temps-là ? Eh ! il y avait plus de progrès ; les gens étaient plus évolués que chez nous. Je me suis mariée, en 1913, avec un garçon de Peveragno, qui était arrivé à Marseille après dix ans d'Argentine. Je n'ai eu qu'un fils, Laurent. Il est mort à la dernière guerre ; il était médecin dans l'armée française ».

« Beaucoup allaient en France faire les marchands de tissus. En un hiver, ils gagnaient de quoi s'acheter deux vaches. En France, il y avait plus de liberté ; les familles n'étaient pas aussi nombreuses. Chez nous, on disait : « France, paradis de la liberté sexuelle ; en France, manger c'était pas un problème. Jusqu'à Avignon, la langue était la même que la nôtre, c'est-à-dire le provençal. Les gens revenaient avec les idées plus larges, plus modernes ».

« Le fascisme ? Rien de rien. A cause du fascisme, beaucoup d'hommes se sont sauvés en France sans passe. Quand le fascisme a décidé de bloquer ceux qui allaient travailler en France, il a obtenu ce beau résultat que beaucoup y sont allés quand même, en n'importe quel moyen. C'était tous des gens qui

avaient fait la guerre, la première guerre mondiale, et qui n'avaient peur de rien. La guerre contre la France 1940 : les frères de chaque côté se sont battus les uns contre les autres... »

« Moi aussi, je suis allé à pied en France. Dans nos montagnes, il n'y a pas de famille qui n'ait mangé du pain en France. En 1911, 1912, 1913, j'ai travaillé à Nice avec les maçons. Et puis la première guerre mondiale est venue. Après la guerre, en 1925, avec ma famille, je suis allé à nouveau à Nice. J'ai travaillé là quatre ans avec le même patron, dans une entreprise de transports. Je me suis marié en Italie, en 1914, quinze jours, pour les fêtes. En Italie, il y avait le fascisme, et nous, nous n'étions pas fascistes. En France, en 39, j'ai trouvé un type qui m'a dit : « T'es monté du pain de Mussolini ». Je lui ai répondu, comme ça : « Moi, je suis Piémontais. Oui, l'Italie est le pays de Mussolini. Mais la France, c'est ma « nation ». Alors, la France m'est plus chère que l'Italie... »

Voilà l'image de la France qui habite nos témoins. Michele Giuseppe Lachera, montagnard de la vallée de la Stura, né en 1885, Bartolomeo Ristorta, de Carvasso, né en 1893, Giuseppe Bruno de Vercors, né en 1901, Teresa Garro-Giuliano, née à Peveragno, en 1894, Giovan Battista Poracchia, né à Canosio en 1900, Andrea Marino, né à Vinadio en 1905, Bernardo Andreis, né à Marmora en 1911, Spirito Magno Rosso, né à San Pietro Monferrato en 1896.

(*) Auteur du Monde des vallées, Montagne (Libre) « Nos Revelli, témoins de la migration piémontaise » dans Le Monde Dimanche du 17 août 1980.

مكتبة جامعة القاهرة



BUZZELLI

prêt chevaleresque, mais également l'efficacité de l'armée et de l'appareil d'Etat ont, en Italie, un impact considérable sur les nouveaux princes et leurs courtisans, les intellectuels, les militaires. Cette image est autrement plus vive et plus attirante que celle de l'empereur de la maison d'Haubour, énigmatique et tourmenté. C'est lui, pourtant, qui mettra fin à l'ingérence française dans la Péninsule. Mais on peut se demander si le grand despotisme des derniers tenants de la république florentine, abattue en 1530 par les Médicis et Charles Quint, n'a pas été l'impensable ou l'impensable du protecteur et allié traditionnel de la ville - le monarque à la hampe fleurdelisée - à la défendre.

L'Etat et la liberté

Avec les temps modernes, l'image de la France est comme traversée par une tension binaire à une extrémité le pouvoir absolu, « l'Etat moderne » ; à l'autre, la liberté individuelle, le rationalisme critique et, à travers la Révolution, l'appel à la liberté et à la participation politique. Il s'agit d'une tension qui, au-delà de la chronologie, semble s'inscrire dans la conscience des Italiens, de façon profondément dramatique, à une extrémité de la chaîne de la haine et d'amour, chaque fois que l'histoire tourne le dos à un grand pays voisin traversé d'une crise d'une certaine ampleur. Le présentisme présente des aspects variés, renvoyant à la multiplicité des Etats dans la Péninsule et, bien sûr, aux opinions divergentes des représentants d'une classe politique intellectuelle encore très réduite.

Ainsi les Italiens de la fin du dix-septième siècle participent-ils au malaise général que l'Europe ressent devant l'absolutisme de Louis XIV et sa tentative d'hégémonie (1). Mais un Victor-Amédée II de Savoie - qui, en temps de guerre, n'hésite pas, si c'est son intérêt, à trahir son puissant voisin et à passer du côté de l'adversaire - continue toujours à singer les mœurs de la cour de Versailles. Il choisit un certain type d'art pour en faire l'expression de sa politique culturelle de souverain absolu : Louis XIV avait l'art classique, Victor-Amédée II le baroque.

A l'occasion, le poète du Roi-Soleil peut se glisser dans les hyperboles de quelque poète. Et le savant Muratori, pourtant nullement enthousiasmé des guerres et des conquêtes du monarque français, ne manque pas, dans *De la félicité publique*, de le citer en exemple à tous les princes, pour la façon dont il a su encourager les arts, les lettres, le commerce et les techniques.

Les années où Muratori se forme et s'impose en tant que représentant d'un « pré-illuminationisme » italien modéré sont les années de la « crise de la conscience européenne ». C'est l'entre-cette fin du dix-septième

siècle et la moitié du dix-huitième que l'image de la France, pour l'Italie aussi, change radicalement. La France va s'identifier aux « Lumières ». Non plus Colbert ou Bossuet ou Descartes ou Malesherbes, mais Montesquieu et Voltaire, Diderot et d'Alembert, Helvétius et Quesnay. On observera, toutefois, que les préférences des Italiens vont aux possibilités concrètes de réforme, plutôt qu'aux principes plus généraux de critiques idéologiques et politiques : Boccaccio, Verri... s'en tiennent à cette position. Ronsard, le frère ennemi des philosophes, fait exception. Sa religiosité, le fait même qu'on puisse douter du caractère historique de sa pensée, lui permettent de servir de référence à certains projets novateurs. Mais la pensée critique et déiste de Voltaire, le visionnaire et le matérialisme de Diderot, l'utilitarisme d'Helvétius, le matérialisme de Holbach, font reculer bien des gens. Cela apparaît nettement à la lecture de revues qui contribuent pourtant, de façon notable, à faire pénétrer dans la culture italienne, archaïque et provinciale, les idées nouvelles venues d'Angleterre et de France.

Reste que, désormais, sur le schéma italien, la France se doit de jouer le rôle de l'élément nouveau. Il lui faut incarner la libération de l'homme, le progrès. Mais plus la confiance mise en elle sera grande et plus les raies, les changements de cap, seront douloureusement ressentis et feront figure de trahison. Qu'il s'agisse de passer, sur « *Jacobins italiens* », Ces détracteurs des années 1796-1799, venus au grand jour avec les armées du Directoire, voilà qu'ils demandent aux hommes de Thermidor, puis à Napoléon lui-même, ce qu'ils ne peuvent pas leur accorder, à savoir une véritable indépendance nationale et la démocratie républicaine fondée sur la vertu et l'égalité. Leur action politique va se consumer dans cette référence à une image anachronique. Et ce seront plutôt les conservateurs éclairés ralliés à la stabilisation napoléonienne qui sauront percevoir ce que l'Italie peut encore emprunter à la France en matière d'innovation par rapport à l'Ancien Régime.

Les positions divergentes des hommes du Risorgimento participent de cette même optique : malgré tout, malgré la Restauration, malgré les trahisons de Louis-Philippe, et même après le 2 décembre de Louis-Napoléon, les hommes du « parti d'action » ne cessent d'avoir le regard tourné vers la France. Cela continue après l'unité avec les démocrates et les radicaux. En revanche, les libéraux amis du Piémont, les pié-gellics, les modérés de tendance conservatrice, tout en acceptant l'aide de Napoléon III en faveur de l'unité, commencent à choisir pour référence d'autres modèles. Cette donnée partisane conditionne l'alternance de hauts et de

bas que connaît l'image de la France dans l'Italie d'après l'unité. Tout ce qui semble l'inspiration de la Révolution est considéré avec sympathie par les démocrates, alors que les conservateurs s'en irritent. En 1867-1868, la sympathie des Italiens réactionnaires et papistes - et ils étaient nombreux - allait à la France des chameaux (2). Leur sentiment était bien différent de ceux du poète Carducci pleurant et rougissant de honte pour la France (une France chérie qui faisait rayonner la liberté). La III^e République de Gambetta plut à toutes les forces démocratiques, tandis que les conservateurs auraient sans doute préféré l'autoritarisme de Mac-Mahon. Il est, de ce point de vue, tout à fait typique que Francesco Crispi, politicien de gauche devenu tenant de l'autorité, et voire de la répression, ait voulu dicter de plus en plus l'Italie de la France, opérant un rapprochement avec l'Allemagne de Bismarck. Autant que le chauvinisme des Français, l'image de la France que Crispi entendait accorder en Italie porte la responsabilité de l'échange d'insultes vaines, et qui fut, *barbares et innombrables*, selon les mots de Croce - entre les peuples italiens et français », au cours des années 1890-1893 (3).

En d'autres périodes de tension, on assista à des plus étonnantes analogies avec cette même atmosphère de rixes entre Italiens face à deux images différentes de la France : querelles relatives à l'entrée en guerre de 1915, propagande fasciste contre la « *sœur latine* », avachie mais rapace et impérialiste. (Parallèlement, on exaltait le grand allié britannique promis au plus bel avenir.)

En 1958, quand le général de Gaulle accéda au pouvoir de façon pas très orthodoxe, on assista à une sorte de dernier sursaut. Il ne manqua pas d'hommes de gauche italiens pour voir le danger du césarisme, qui, dans l'histoire de France, resurgit périodiquement. On eût Carducci. Ce fut comme si l'image qui faisait coïncider la France et la démocratie, toujours menacée de son contraire, avait brûlé de ses derniers feux. Après que la République se fut stabilisée sur des positions démocratiques, le déclin des idéologies, la collaboration européenne au sein du Marché commun, semblent avoir gommé ces oppositions, cette tension, cette alternance d'amours et de haines. Est-ce un bon signe ?

(1) Cf. L. Rodière, *Opposition to Louis XIV, The Political and Social Origins of the French Enlightenment*, Princeton 1963.

(2) En 1867, à Meulan, les garibaldiens qui avaient servi les troupes françaises furent défaits par l'intervention de deux bataillons français armés d'un nouveau type de fusils, les chameaux.

(3) En 1893, à la fin du pèlerinage antichrétien d'Alghero-Merone.

LANGUE

Deux voix, un combat

Aînée des langues romanes, le français a servi de modèle à l'italien. Et les deux langues ont été les instruments des mêmes combats culturels.

CESARE SEGRE (*)

Il y a seulement une vingtaine d'années, le français l'emportait sur toutes les autres langues étrangères connues des Italiens cultivés. Le retourne-ment actuel en faveur de l'anglais est le signe d'une inversion de prestige à l'échelle du monde. Le poids d'une hégémonie américaine, peut-être irrévocable, l'emporte sur les motivations culturelles, qui furent déterminantes pendant la longue période d'expansion du français en Italie.

Certes, en Piémont, la géopolitique a joué son rôle, et dans toute la péninsule, la présence, à différentes époques de l'histoire, de conquérants et de dynasties francophones a pu, à l'occasion, garantir au français l'appui d'élites en position de force. Mais il y a à cette expansion une cause plus « naturelle » : le français est l'aînée des langues romanes. Au fur et à mesure que les autres langues accédaient à l'autonomie culturelle et que des ambitions littéraires se faisaient jour, l'expérience française se présentait, toute prête, à la manière d'un modèle. Au lieu de partir de zéro, les autres littératures - et la littérature italienne fut la première à s'engager sur cette voie - puisèrent leur inspiration dans la littérature française, qui était déjà en plein développement.

Cette opération ne se limitait pas à l'adoption de genres littéraires élaborés en France (des chansons de gestes aux chansons d'amour des troubadours provençaux et des trouvères, du roman au drame sacré), elle comportait aussi l'assimilation - non sans adaptation, il est vrai - de systèmes idéologiques complets. Le droit de la société féodale, ses usages, ses divertissements, l'expression des sentiments, les arts et la mode fournirent au vieil italien son contingent de gallicismes.

Il ne s'agit pas seulement d'une influence à caractère savant. Les chansons de gestes, chantées sur les places et sur les routes des pèlerins, ne s'arrêtaient pas à la frontière. On les

emportait aussi en Italie, où a été composé l'un des principaux manuscrits de la *Chanson de Roland*. Un hybride très vivant, à base française, la littérature franco-venète, se rattache à cette diffusion. Au quatorzième siècle, on compose encore de longs poèmes en franco-venète, comme l'*Entrée d'Espagne* ou la *Prise de Pamplune*.

Avant même d'écrire la *Divine Comédie*, Dante s'était fait le champion, dans ses écrits théoriques de l'autonomie de la langue italienne, polémique contre « ces peuples italiens qui l'onent le vulgaire des autres et qui méprisent le leur ». Brunet Latini, son maître, n'avait-il pas écrit son *Trésor* (1267-1268) en français ? Et quand, dans sa prière de Gênes (1298), Marco Polo commence à dicter ses prodigieux souvenirs, il recourt aux services de Rusticien de Pise, une sorte de « nègre » ayant la pratique du français.

L'osmose entre les deux langues était facilitée par leurs ressemblances, beaucoup plus fortes qu'aujourd'hui. Aussi les philologues ne savent-ils pas s'ils doivent attribuer à l'un ou l'autre l'origine de certains mots, suffixes ou constructions. Ajoutons la circulation des personnes : pendant des siècles, pour les banques italiennes alors très puissantes en Europe, la France, qui constituait leur principal marché, fut un pays de conquête.

On a suggéré, en particulier pour la prose, de diviser en deux catégories les premiers textes italiens : ceux qui ont plutôt pour modèle la syntaxe rapide et analytique du français et ceux qui se conforment à la syntaxe complexe et synthétique du latin. Au quatorzième siècle, la tendance latine l'emporte. Et puis, après moins d'un siècle d'histoire, la littérature italienne, qui peut compter sur des auteurs de la force de Dante, de Pétrarque, de Boccaccio, ne s'en laisse plus imposer par la France. Des gallicismes continuent à pénétrer dans la langue, mais dans le cadre de contacts linguistiques normaux, liés

notamment aux interventions militaires et aux luttes pour la domination de la péninsule.

A la Renaissance, l'Italie s'impose à toute l'Europe comme un centre de rayonnement. C'est à son tour de fournir à la France des modèles. Mais cette revanche morale coïncide avec des événements politiques dont les conséquences vont bientôt apparaître. La France connaît un processus de centralisation politique croissant, conformément à une théorie idéale de l'Etat. S'identifiant l'une à l'autre, la langue et la nation se renforcent mutuellement. L'Italie, au contraire, partagée en zones d'influences morales, ne saurait concevoir un programme culturel unitaire. Effrite de structures économiques et politiques sur lesquelles s'appuyer, elle se replie sur elle-même, dans la contemplation de son passé confiné aux bons soins des grammairiens, des lexicographes, des académies. Certes, la langue a acquis un caractère unitaire, mais elle reste un idéal de lettré. Dans l'usage quotidien, les dialectes conservent leur pleine vitalité. Il y aura de grands, de très grands écrivains même, mais plus de civilisation unitaire et capable d'expansion.

Renouveau

En Italie comme ailleurs, c'est avec le rationalisme et la philosophie des Lumières que se produit le renouveau de la pensée et de la vie publique. De l'écriture également. Les économistes et les juristes font valoir les droits d'une pensée exprimée clairement, dans une forme immédiatement compréhensible, dépourvue d'ornements inutiles, sans solennité ni vaines recherches stylistiques.

Or la philosophie des Lumières est associée, avec la culture française : la France, quand elle n'était pas elle-même créatrice, élaborait les pensées venues d'ailleurs et en assurait la diffusion. Les gens de lettres italiens vont donc se diviser en francophiles et en francophobes. Des périodiques comme *Il Caffè*, des penseurs comme les frères Verri, Boccaccio, Baretti, feront campagne contre les conservateurs littéraires et proposeront le français (ou l'anglais) comme modèle de souplesse et de richesse lexicale. Au grand scandale des puristes, ils ne dédaigneront pas de recourir à de robustes gallicismes. Certes, comme Goldoni ou Galliani, écrivains volontiers «o français». L'historien de la langue Giacomo Devoto a pu parler d'un nouveau « bilinguisme ».

Les tendances déjà visibles dans l'ancien français étaient parvenues, au dix-huitième siècle, au maximum de leur fonctionnalité. A la différence des autres langues romanes, le français est désormais une langue moderne, parlée par de larges couches de la population, sans nostalgie à l'égard du passé et ouverte aux néologismes. Les plus avisés, parmi les étrangers, comprennent que, pour raccourcir les distances, il faut venir au français le secret de sa contemporaine jeunesse.

C'est en particulier ce que réalisent Alessandro Manzoni, qui, avec son roman *Les Fiancés*, mène une action décisive pour revitaliser la langue italienne et l'orienter vers l'avenir, dans les années qui précèdent l'unification politique du pays.

Aujourd'hui, les problèmes ont changé : l'anglais s'affirme non seulement dans les rapports internationaux, mais aussi dans les congrès et les revues comme la langue de la communauté scientifique. Voulait se défendre sur ce terrain aurait quelque chose d'anachronique pour les langues romanes. Face à l'invasion anglosaxonne, la concurrence qu'elles se font entre elles peut devenir plus équilibrée et plus réfléchie. Et la perspective leur reste de s'affirmer encore par l'écriture, dans leurs domaines respectifs, situations et conceptions nouvelles. Mais il faut être prêt, pendant un certain temps, à affronter une situation de schizophrénie linguistique. ■

(*) Professeur à l'université de Padoue.

COURRIER

Parti pris : Apartheid ; Actualités : Boule, balle, bruit ;
Vos et moi : Une si grande patience

AUJOURD'HUI

Vies : Rubis dans la cuisine
Croque ; Marges : Moins de trente ans
Communes : Les maires se recyclent aussi ; Art : Les
pourvoyeurs de musée

Le Monde

DIMANCHE

Équateur : Heureux Otavaleños
Japon : L'envers du miracle ; Reflets du monde

DEMAIN

Entreprise : Nicholas Georgescu-Roegen et l'importance de
la décroissance
Distribution : Le robot vendeur ; Crise

CLEFS

Revue : Jean Piel et ses « pierres rares »

Politique : Un miroir déformant ; Histoire : Les deux
images ; Migrations : La seconde partie des Piémontais
Langue : Deux voix, un combat

CHRONIQUES

Publicité : Avant et après ; Langage : Goulache, goulasch
ou goulach ?

DOSSIER

L'évolution de la fonction publique



JEAN-PIERRE GAUZE

UNE NOUVELLE INÉDITE D'ALEXANDRE BOVIATIS

Bon anniversaire !

qu'il est parti en Amérique... »
la place de la Concorde aux ré-
verbères déjà allumés (« Une
histoire de drogue ou d'amour,
continuité, on n'a pas très bien
su... »), puis la Seine, où des mil-
liers d'éclatantes jolissances de
l'ombre (« Une reconversion pro-
gressive, les maths, l'écono-
mie... ») et l'Assemblée natio-
nale, dont j'observai les colonnes
de marbre poussiéreuses (« Une
fille chouette, tu vois, qui rigole
tout le temps... »), l'opulent
boulevard Saint-Germain (« Un
bureau d'étude, stratégie, pros-
pective, les 2 brigues par
maître... »), enfin la rue Raspail,
l'hôtel Lutetia (« Pas la vie que
j'avais prévue, mais je m'amuse,
je joue... ») et la tour Montpar-
nasse, qui lui était silencieusement
dans le noir.

L'ASCENSEUR nous a fait
sauter d'un bond jusqu'au
vingtième étage. Dans son
bureau directari, la
grande table de bois rouge
avait la forme d'un cer-
cueil. Il alla faillir dans
un coffre mural pour en
sortir du whisky, des gla-
çons, des cigares. Nous
nous sommes assis face à la baie
immense. Nous devions ressem-
bler à deux vieux marins inca-
pables de s'empêcher, le soir, de re-
venir sur la falaise, et
demande si j'avais un livre en
préparation et j'entrepris de lui
raconter la trame du texte dont
j'avais le projet. « Le personnage
serait un écrivain. Il vient de pu-
blier un roman. La télé, les
ventes, le fric, ça marche. Il de-
meure pourtant dans l'attente et
l'insatisfaction. Car ces emmen-
dements incommensurables, ces ex-
tases politiques, cette volonté de
publier - tout cela - il s'en aper-
çoit - vitait un seul but secret
et dérisoire. Son bouquin avait
une unique destination : une
femme comme jadis et perdue.

une femme encore aimée à la
quelle il avait tenté, par son li-
vre, de faire parvenir un mes-
sage : « Voilà, je suis là,
contacte-moi, je ne sais pas où
tu es, mais il t'est facile de me
retrouver. »
Les éclairages de Paris, à nos
piéds, composaient un paysage
de lents fleuves fumeux et de
galaxies enchevêtrées. Il était
19 heures. « Mon pauvre ! Meha
Richard, tu découvres l'incon-
scient... » Le visage de mon ami
prit l'expression sangnante du
croque-mort qui se retient de rire
au beau milieu de la cérémonie.
« Je ne vois qu'une explication à
ta naïveté, reprit-il, tu es toi-
même ce personnage. Ton livre
serait lui-même un appel à une
personne précieuse ; ton récit, une
manière de coder le message. »
Je rallumai mon cigare. Ri-
chard se reverse un verre ; il dit :
« J'ai faim. » Je lui avais la vé-
rité : son interprétation était la
bonne. Je lui ai raconté les
grandes lignes de l'histoire, ma
liaison, à mon arrivée à Paris, en
65, avec cette fille si jolie (« Je
l'appelle Diamant... Appelon-
la Diamant », consentit-il, « Nos
amours difficiles et passionnés
durant plus de deux années,
l'avaricement, sa tentative de sui-
cide, la rupture, son départ de
Paris pour une destination inco-
nue et, depuis, les élanements
de mon mémoire. »

DANS la rue Mabillon se
trouve un restaurant fa-
meux où j'ai mes ha-
bitudes. Nous avons décidé
d'y aller à pied, par la rue
de Rennes. Les vieux dé-
ployaient leurs violons ap-
pendicés. Une prostituée
nous criait : son visage
de farine nous flattait,
nous supplia, nous maudissait. Tu
vois, me dit mon compagnon, si
nous étions dans un roman
comme celui que tu écris (il

tonais), l'auteur organiserait
les retrouvailles avec le grand
amour d'autrefois. Tu aurais,
à l'instant, reconnu cette pauvre
putain aux yeux rouges. »
Les façades des immeubles se
chargeaient d'une teinte un peu
irréelle. « Non, répliquai-je, c'est
trop méla ou par assez », et vous
sûtes arrivés place Saint-
Sulpice, où, comme toujours en
ces heures, rôdaient les fantômes
de duchesses milanaïses et de
condottieri esthéticiens. Man-
ami sifflait, réfléchissait, puis
lança : « Voilà ! Tu pourrais
ton monologue d'hypochondria-
que, tu chanterais la jeune fille
de jadis, lointaine et mythologi-
que ; et moi, je parlais de non
épouse, de l'aigre dégradation
du quotidien, de ses scènes, mais
je dirais aussi son charme : elle
a telle séduisante façon de re-
lever ses cheveux ; elle a fait telles
études... » « J'ai compris,
continuai-je, plus ta description
avancée, plus je blémirais... »
« Non, recula Richard, tu ri-
rais, les yeux fous, tu rirais...
jusqu'à ce que le lecteur com-
prenne que ces deux femmes ne
sont qu'une seule personne. »
« Tragedies ! Supplies ! Non,
c'est trop énorme », lui dis-je, et
nous nous sommes bêtés en direc-
tion du restaurant. Là, j'ai re-
trouvé avec plaisir l'accueil dil-
igent du maître d'hôtel (« Ah !
Monseigneur Georges, bonsoir que
vous nous rendez visite ! »), les
couverts de lourd argent (« J'ai
une de ces faluns », soupira Ri-
chard), et la carte aux titres
clanabiques (« Huitres farcies à
la purée d'avocats, filets de tur-
bot à la farigoulette, gratiné au
thé du Cachemire... ») dans la
quelle mon ami me laissa choisir
la composition d'un repas dont le
dérèglement, il tenait à le mar-
quer, aurait été sur un territoire
qui, cette fois, était le mien. Les
psychologues comportementaux sont

souvent très stupides, mais ils ont
su décrire l'importance de ces
choses-là. Chacun son tour. Le
bourgeois arriva.
L'étoffe pourpre du vin me fit
penser, je ne suis pourquoi, à une
femme nue allongée sur un lit
avec un petit chien à ses pieds.
Richard me parla d'une étude
qu'il avait en chantier et nous
nous sommes lancés dans une dis-
cussion vaguement théorique.
« Non, remarquai-je, nous
n'avons pas changé. » Mais
bientôt les viandes furent présen-
tées, la bouteille était vide,
l'heure à la gaité.
« Reprenons l'exercice, lan-
çai-je, en découpant son escalope.
Si nous étions dans un roman,
que pourrait-il nous arriver ? »
« Je propose le genre fantastico-
cucul. L'espace et le temps se-
raient cour-circuités. Diamant
nous rejoindra d'ici peu, dans cet
aimable restaurant, exacte au
rendez-vous. Rien ne s'est passé.
Nous avons tous vingt-
cinq ans. » « Bah ! Je préfère le
psychiatrique-noirâtre. Moi, Ri-
chard, je m'aperçois progres-
sivement que tu es complètement
givrée, fou à lier. Cette femme est
une pure invention. Là est la tor-
ture, là est la jouissance. Après
le cognac, tu comprendras que
j'ai compris. Je deviens l'unique
témoin de ton dérèglement. Tout
à l'heure, tu m'assassineras. »
Faisant fi de mes remarques
littéraires tout en suivant mes
conseils gastronomiques (« Tasse-
moi de ce rosbœuf, tu m'en
 diras nombre... »), il poursuivit la
construction de nouveaux scéna-
rios. L'air infiniment absorbé,
gesticulant, postillonnant, il ima-
ginait des réels pleins de pour-
suites en train, de documents de
famille aux révélations acca-
blantes, de défectives indicibles
et de jumelles espigoles. « Tu ne
l'as en ce jamais rien compris ?
Crétin ! Elles étaient trois si-
militudes. Et elles se relayaient
pour pouvoir le supporter... »

J'ai commandé les desserts en
ayant du mal à garder mon sé-
rieux. Le sommelier a apporté le
champagne bien frais - les ri-
tuels, c'est important - dans un
grand seau orné de fines
fleuritures. Ces moments sont
rares, dans la vie, où tout semble
couler de source, tout, joyeuse-
ment, dans l'union miraculeuse
du naturel et de la liberté. Nous
étions bien.

RICHARD remplit les deux
coupes. Je repris notre
jeu :
« L'histoire de la
femme unique est la
meilleure, la plus invrai-
semblable. Diamant est
devenue la femme. Nos
deux destins sont deux
rameaux d'un même
tronc. Tu es repris de mes mains
le flambeau. » Il hochait la tête
plusieurs fois, lentement, l'air in-
téressé. Le vin blond faisait, dans
les ballons, son petit feu d'arti-
fice. « Je vois très bien la scène,
ai-je poursuivi. L'écrivain et le
stratège termineraient leur repas
lorsque le premier, des rigarres
corde de l'hypnotisme, palmodie-
rait soudain : « Ta femme » est
née le 17 août 1944 près de
Carpentras ; elle adore le « Ti-
den et elle porte à la fesse » gou-
ache une cicatrice en forme de
zigzag. »
Richard avait blêmi, bien sûr.
Un long silence se fit, comme il
se devait. Je ne sais trop si je fus
réellement surpris ou si, depuis
quelques instants, je m'y atten-
dais. Plus ; je ne saurais affirmer
que depuis onze ans, au fond de
moi-même, je ne le pressentais
pas.

Nous restâmes plus de cinq
minutes ainsi, à nous regarder
sans mot dire. Le maître d'hôtel
- peut-être pour nous venir en
aide - nous proposa des cigares.
Richard et moi nous reverrons-
nous ? Je ne sais pas. In-je dans
leur appartement, à deux pas de
chez moi, voir ce qu'est devenu
mon amour ? Je ne sais pas.
Faut-il je au loin afin de ne pas vi-
vre cette constante tentation ? Je
ne sais pas. Peut-être Richard et
moi nous retrouverons nous tous
les jours, en l'absence de Brigitte,
vieux frères indéracinables ? Je ne
sais pas. Peut-être Brigitte et
moi... ? Je ne sais pas.

Il leva son verre, cérémonie-
usement, me sourit. Une petite
larme coulait de son œil droit.
Pourquoi donc, diable-moi, pour-
quoi seulement de son œil droit ?
Je levai mon verre, cérémonie-
usement, et lui souris. Un je-ne-
sais-quoi broutillait ma vue.

« Bon anniversaire, Richard.
- Bon anniversaire,
Georges. »

ALEXANDRE BOVIATIS, jour-
naliste « sérieux », après avoir été che-
rcheur en mathématiques, a publié des
nouvelles et des poèmes dans les re-
vues Critique, Action poétique et le Nouveau
Commerce.

سكذ من الاصل